

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



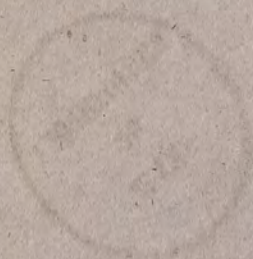
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



• FACÉTIES •

REVOULTIONNAIRES



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



LES SOTISES
D E
TOUT LE MONDE;
PATRIOTES ET ARISTOCRATES;
O U
L' ALLÉGORIE
FACILE A DÉVINER.

PAR UN AUTEUR MI - PARTIE.

J'appelle un chat un chat & Rollet un fripon.
Boilau.



DANS UNE VILLE NEUTRE;

Et se trouve

CHEZ BONNE - FOY.

M. D C C. X C I.

MISSOTIES

D. E.

JOHN B. MONDE

MISSOTIES

MISSOTIES

MISSOTIES

MISSOTIES

MISSOTIES

MISSOTIES

MISSOTIES

MISSOTIES

MISSOTIES

MISSOTIES



LES SOTISES

D E

TOUT LE MONDE.

DEpuis que nous nous sommes mis dans la tête que nos ancêtres étoient de vils esclaves, dénués de sens commun, nous dédaignons l'histoire de notre pays, & cela est tout simple : à quoi bon rappeler des choses qui nous feroient rougir.

Les annales des autres peuples ne valent gueres mieux aux yeux d'un philosophe, & nous le sommes tous. Ce sont des récits, de combats, de projets ambitieux, d'intrigues, & de crimes, tout-à-fait étrangers à une nation régénérée.

Quelques unes de leurs loix pourroient à la vérité, servir de modele. Mais c'est à la mé-

diocrité à consulter l'expérience. Le génie trace des routes , & n'en suit aucunes. nos douze cents législateurs en font la preuve.

Notre dégoût pour l'histoire est donc fort raisonnable , & je n'ai garde de le blamer. Mais il est un autre genre de lecture que nous avons peut-être eû tort de comprendre dans la même proscription , c'est celui des romans.

Je ne veux pas faire entendre que tout ce qui se passe aujourd'hui parmi nous , ne soit qu'un roman , & qu'ainsi nous avons intérêt de ne pas tant décrier cette espece d'ouvrages.

Je les envisage sous un autre point de vue. Pendant que l'on rebâtit notre maison , nous couchons à la belle étoile, grelottant de froid, manquant quelquefois de pain , & attendant avec impatience que nos masures soient converties en palais.

Dans ces momens-là , nous avons le soin de nous distraire , d'adoucir l'apreté de notre bile , & de corriger cet air sérieux qui sied bien à un peuple devenu souverain , mais qui à la longue pourrait le rendre méconnoissable.

Voilà les motifs qui m'ont déterminé à publier cette production. Il est des circonstances où les plus faibles talens d'un

d'un Romancier devient précieux. Lorsqu'il voit couvrir des fureurs, il ne peint que des images de paix, d'ordre & de concorde; il détourne ses Lecteurs de l'objet qui les attriste ou les irrite, & qu'on ne croie point qu'il leur rende un mauvais service en cela; qu'on lise cette histoire si l'on en doute, & qu'on y reconnoisse l'espèce d'hommes désignée par une dénomination qui doit moins les offenser que les éclairer dans leur conduite.

Il y a long-tems que la vérité & le mensonge se sont réconciliés & marchent de bon accord dans le monde; l'histoire de leur querelle n'est plus qu'une fable qui trompe les simples, ceux qui ont besoin d'être trompés; tantôt la vérité prend le masque du mensonge, & tantôt le mensonge emprunte l'air de la vérité. Ce sont deux puissances éternelles qui veulent se faire écouter également. Le plus hardi Philosophe ne soutiendra pas qu'il est sûr de les distinguer; il n'y a qu'un sot qui s'en flatte à n'y pas manquer. L'histoire fait passer ses mensonges en raison de sa prééminence, & le Roman déguise ses vérités en raison de sa subordination; la multitude court à l'histoire, & le Roman ne glisse ses secrets qu'aux gens d'esprit.

L'histoire a d'ailleurs un défaut, c'est de rendre les hommes sérieux & de les faire penser. Sur

quoi, je vous prie ? êtes-vous sûr que c'est sur des vérités ? Et quand même, il y a entr'elle & le Roman précisément la différence d'un Moraliste sublime à un homme du monde aimable. Les leçons de l'un sont des ordres : celles de l'autre ne sont pas même des observations amicalement faites. C'est en flattant un caprice qu'il ramène à la raison, en louant des idées fausses, qu'il indique celles qu'il faudroit avoir ; ce sont des riens qu'il emploie, de jolis riens dont le trait va pourtant frapper sérieusement toute une société. L'homme sublime a raison sans dureté. Eh ! mon Dieu, nous ne voulons point de raisons, nous ne voulons accorder à personne le droit de correction sur notre esprit, & encore moins la victoire de son éloquence ; aussi est-ce l'homme aimable qui persuade sans preuves les mêmes vérités que l'autre prouve sans plaire. Il nous corrige, parce qu'il ne nous expose point à la honte de nous corriger ; il nous a touché au vif, mais il a l'air de n'y avoir pas songé ; c'est nous qui prenons la leçon qu'il ne donne point. Voilà le Roman.

Au surplus, tout est Roman dans le monde : chaque état a le sien qui forme son code. Dans chaque état les Novices se croient des Sages ; les plus habiles savent ce qu'ils font, ce qu'ils disent & ce qu'ils font. Or puisque tout est Roman, le

parti le plus sage ne feroit-il pas de choisir les plus gais? Une minute de plaisir vaut mieux que cent ans de grandes pensées. Hélas! Messieurs, depuis le tems que vous pensez, voyez comme vous en êtes plus heureux. Celui qui vous parla au tems de la Création, ne vous a pas dit de penser, mais de jouir, & il s'en est tenu là, parce que vous n'êtes capable que de cela, parce que la pensée est une chose qu'il s'est réservée pour sa gloire éternelle, & qui n'appartient qu'à l'immensité de ses forces & de sa fécondité. Vos pensées brouillent tout dans le monde, les siennes ordonnent tout dans la Nature.

Ah! Messieurs, l'indulgence réciproque feroit descendre le Paradis en terre : puisque nous sommes tous Romanciers, vivons tous en frères; amusons-nous à nous conter des contes, même des plus ridicules, comme dans notre enfance, & si vous voulez je vais commencer.



LE SOT PAYS.

TOUT près de la Sardaigne, du côté du Midi, chacun connoît une petite Isle qu'on appelle *Afinaria*. Ce nom lui vient d'une excellente race d'ânes dont le principal mérite est d'être robustes & disciplinables; & quoique ce ne soit que des ânes d'un esprit bas, paisible & grossier, comme tous les animaux qui ont le cœur gros & peu de fiel, ils deviennent pourtant courageux & rusés parfois; c'est l'effet des eaux d'une certaine fontaine qui relève ainsi leurs esprits & réchauffe leur sang toutes les fois qu'ils peuvent y tremper leurs lèvres à plaisir.

Cette espèce d'ânes est tellement recherchée, qu'on en rassemble le plus qu'il est possible dans tous les pays du monde. Elle trouve par-tout des mépris, de la douleur & du travail; & comme elle devient molle & paresseuse lorsqu'elle est privée des eaux énergiques de la fontaine, on a imaginé par-tout de lui offrir des compositions si bien faites, qu'elle s'y trompe jusqu'à s'en enivrer; de sorte qu'elle aime sa servitude par-tout où elle satisfait son goût pour cette eau qui a la propriété de lui faire oublier son humiliation,

ses peines, ses charges, & croire qu'elle est véritablement douée de valeur & d'esprit.

Un de ces ânes naquit sous la plus heureuse étoile; de ces étoiles, s'entend, qui président au destin des ânes. Il n'étoit encore que petit ânon, lorsqu'un Monsieur vint l'acheter dans l'Isle pour en faire sa monture. Ce fut comme qui diroit un Seigneur Terrier, qui attire les plus jolis garçons des campagnes à porter sa livrée. Marché fait, le maître de l'ânon vint l'étriller avec le plus grand soin, & lui prodiguer le son, la paille & l'eau de la fontaine, pour lui donner de la vigueur & de la bonne mine.

Sa mère étoit une ânesse de grand sens, &, je puis l'affurer, de beaucoup d'esprit. Elle apperçut le motif de ces caresses extraordinaires, & jugea qu'elle alloit être séparée de son cher ânon. Personne n'ignore combien les ânes aiment parfaitement, & combien les gens d'esprit sont volages. La bonne ânesse conçut le plus grand chagrin à l'occasion de cette séparation prochaine de son fils; ensuite, Messieurs, n'est-il pas vrai qu'une femme se console plus aisément en raison de ce qu'elle s'afflige avec plus de facilité?

Maudits des femmes! Taisez-vous donc? Elles ont cent fois plus d'esprit à vous tromper, que vous à en médire, & sachez sur-tout qu'elles ont

un certain sentiment mixte que vous ne pouvez ni connoître ni admirer. C'est l'humanité pure amalgamée de je ne fais quel grain de raison d'où sort tout le peu de bien que nous voyons dans l'Univers. Tâchez de découvrir ce sentiment précieux, quoique trop insuffisant, dans la conduite & les discours de mon ânesse, & que Dieu vous assiste si vous écoutez plus long-tems les contes qu'il me plaira de vous conter.

LA SOTTE MERE.

L'ANON se désespéroit. Nous avons encore des hommes qui se désolent d'être obligés de quitter leur patrie, comme si tout l'Univers n'étoit pas le plus petit berceau de l'homme. Sa mère le consola; elle lui dit, en premier lieu, qu'il ne falloit jamais négliger un bien qui se présenteoit, par la crainte de quelques déplaisirs à venir; que le bonheur ne venoit point à celui qui l'attendoit; qu'il fuyoit aussi devant celui qui le poursuivoit avec trop de cupidité; mais que saisir les occasions, c'étoit ce qui faisoit les heureux.

Jusques-là cette mère est bien sage, & certain peuple pourroit faire son profit d'un avis si détourné. Mais après ce peu de paroles, elle voulut faire au cher novice une dernière caresse mater-

nelle bien tendre, d'autant plus tendre, que ce seroit la dernière. Alors elle allaitoit une petite ânesse dont elle déroba le lait en le suçant elle-même de ses mammelles, pour le répandre sur tout le corps de son fils, qu'elle se mit à lécher ensuite, afin de lui rendre la peau douce, nette & polie comme le plus beau miroir.

On fait que le lait d'ânesse a la vertu d'embellir les chairs. Certe belle Popée, favorite de Néron, beaucoup d'autres femmes célèbres & discrètes, Princesses, Duchesses, Comédiennes, & des Abbesses, dit-on, s'en sont servies au plus grand profit de leurs charmes & à la plus grande gloire des ânesses.

Et ne voyez-vous pas les mères & les nourrices jalouses de fatiner la peau de leurs nourrissons, inonder leur petit visage de cette liqueur divine qu'elles font jaillir d'entre leurs doigts, &, quoique l'enfant y répugne, le frotter de ce miraculeux cosmétique, & le baiser ensuite pour l'appaiser, le baiser avec toute la force du sentiment de l'amour même ? Rien n'est si vrai que les femelles embellissent les mâles au-delà de tout ce que l'art peut faire.

La petite ânesse regardoit, vous pouvez croire, d'un œil tout rempli de jalousie ; sa mère étoit cruelle, folle, de perdre ainsi le plus doux suc de

ses veines ; mais la mère lui fit cette légère réprimande , attendu que c'est encore une qualité des ânes de n'oser gronder complètement leurs enfans , & d'exagérer les éloges & les plaintes qu'ils en font aux étrangers fort indifférens là-dessus.

Ma fille , c'est pour le bien de ton frère que tu dois vouloir comme je veux. Plus il paroîtra bien & brillant aux yeux , plus on l'aimera. Les riches regardent plutôt à la beauté qu'au mérite des bêtes qui doivent les servir. Cette caresse étant d'ailleurs la dernière que recevra ton frère , tu dois m'aider à la lui rendre plus douce , & dissimuler ton penchant à l'envie. Tu ne fais pas ce qu'il deviendra , & telle est la nature de nous autres ânes , que si nos parens nous coûtent un rien , ils nous font odieux , mais que s'ils réussissent en quelque chose , nous offrons notre dos & tous nos membres à leur service. Apprends , ma fille , qu'un âne fait toujours son chemin , & ne demande pas mieux que d'avoir des raisons de fierté quand on a besoin de lui.

Après ceci la bonne mère attira son fils à l'écart , & lui dit enfin les plus belles choses pour sa conduite , mais la plus belle éducation n'est qu'un coup de dez. Le monde est plein d'heureux qui n'ont point eu d'éducation , & de malheureux qui en ont eu trop. Cette sotte mère ignoroit

que le hasard fait tout. Hélas ! j'ai vu des hommes d'esprit par hasard ne pas croire au hasard qui les favorisoit. Bonne ânesse ! il faut lui pardonner & l'écouter. Elle croit, dans sa tendresse, que ses instructions vont servir de quelque chose au bonheur de son fils ; mais ce qui lui reste à dire doit faire la matière d'un Chapitre presque aussitôt que beaucoup d'autres qui sont composés sérieusement. Par quoi, mon cher Lecteur, je le recommande à votre sagacité singulière, & à toute votre attention. Vous êtes fin : je n'ai pas l'honneur de vous connoître ; je vous amuse comme un homme timbré, vous vous moquerez de moi en quittant mes feuilles ; eh, mon Dieu ! que je serai malheureux d'avoir pris, pour vous amuser, le soin que vous auriez dû prendre vous-même ! Passons en avant.

LA SOTTE ÉDUCATION.

MON enfant, continua l'ânesse, l'âne est un animal qui a quatre membres aussi bien que l'homme. Les siens sont les instrumens de son esprit : les nôtres ne servent qu'à l'esprit des autres, & ne sont que les piliers de notre échine. L'homme fait choisir entre les fardeaux qu'il convient à toutes les créatures de porter ; je ne

dirai pas depuis la houlette jusqu'au sceptre, parce que ce sont des choses moins éloignées qu'on ne croit, mais depuis l'encensoir jusqu'à la fêrle, depuis l'épée jusqu'au bâton, depuis la plume jusqu'au balai. Or l'âne ne choisit point : il porte toujours plus qu'il ne veut, & presque toujours ce qu'il ne voudroit pas.

Ainsi puisque nous autres ânes n'élevons pas nos enfans pour notre service, mais pour celui des autres, je dois éclairer ta jeunesse & t'armer contre ton inexpérience.

Je t'avertis, en premier lieu, de soigner jusqu'au scrupule ta personne & ta santé. On ne nous estime en servitude qu'autant que nous sommes sains, robustes, laborieux, gracieux, dociles & propres à toutes les sortes de fatigues auxquelles nous soumet le caprice aussi souvent que le besoin de nos maîtres.

Sache donc, mon enfant, que le Ciel nous a pétris d'un levain froid & grossier qui fait abonder l'humeur cathareuse en nous, & qui nous rend si paresseux, que le proverbe en court sous notre nom comme sous celui des Chanoines & des Laquais. Cherche donc au pâturage le lieu frappé des plus forts rayons du soleil, & dans l'étable ne t'offense point de te voir placé, comme c'est l'ordinaire, à l'endroit où l'on cumule ce qu'at-

tend le Jardinier pour ses fleurs, & le Laboureur pour ses semailles : c'est l'endroit le plus chaud, & quoiqu'il te paroisse qu'on t'y relègue par mépris, songe qu'où il y va de la santé il ne doit plus être question du point d'honneur. Il vaut mieux être âne bien portant que cheval roffe.

Autre article pour ta santé. Accorde à la nature tout ce qu'elle te demande, sans respect de qui que ce soit; laisse à nos maîtres la politesse qui les gêne entr'eux, & les caprices qui leur font, d'autre part, solliciter une nature de plus que vous ne voudrez, soyez-en certain.

Mes amis, chers amis, la chose est trop sérieuse pour moi; il me faudroit la matière d'un beau discours, où je puisse semer de phrase en phrase du génie, de la bienfaisance, de la raison, de l'honnêteté; l'honnêteté est sur-tout de mode aujourd'hui, c'est ce qu'on admire le plus dans les conversations; piquons-nous d'honnêteré: mais ce qui m'embarrasse, c'est de pouvoir faire une motion raisonnable.

Rien de si aisé. Les causes de nos maux sont connues; la première, c'est la nature & son injustice; la seconde, l'homme & sa tyrannie; la troisième, notre impuissance & notre bêtise. Pour remédier au premier point, proposer une ambassade à Jupiter, à cette bonne fin de lui faire

réformer la nature & de changer notre condition; proposer pour l'autre un consentement, une ligue générale de tous les ânes, pour anéantir la puissance immense de l'homme; & pour le troisième, nous aider des bras & de l'esprit des autres, pour nous soustraire à sa servitude & le laisser là: que fera-t-il sans nous?

Allons vite à l'assemblée, où sont gravement rangés en cercle nos élus les oreilles hautes, & la tête pleine d'autant de vent qu'il en vient. Le grand Baudet fit ses trois motions, comprises très-adroitement dans une seule; & d'applaudir alors avec un tel braillement, que les voûtes du Ciel parurent en trembler. — A merveille! à merveille! On s'en rapportoit de la régénération de la race & de sa félicité, au profond génie de son Excellence, aussi bien intentionnée que bien auriculée; ainsi l'on commença par opiner du bonnet.

Sage Lecteur, vous souriez dédaigneusement à l'opinion du bonnet, mais sachez que le bonnet vaud mieux que la tête. Ne badinons point sur les bonnets, ni plats, ni montés, ni pointus, ni ronds, ni quarrés, ni sur ceux qui sont près de la tête, ni sur ceux qui en sont si loin, quoiqu'ils en enveloppent les oreilles. Apprenons du sexe le plus ingénieux à faire cas du bonnet. Quelle est la première chose que met une femme qui s'habille?

bille ? son bonnet. La première sur laquelle se porte son attention lorsqu'elle est habillée ? son bonnet. Et la dernière qu'elle ôte en se déshabillant ? son bonnet.

Mais pourtant il y a par-tout de grands hommes ; il y en a même dans les assemblées qui ne se croient pas faits pour en sortir sans avoir donné leur avis, utile ou non , pourvu qu'ils fassent briller leur esprit. L'un d'eux élevant la voix , convint sans doute du très-grand mérite de son Excellence , le grand Baudet. L'effet des assemblées n'en étoit pas moins de discuter les matières avec plus d'attention , autrement ce seroit des assemblées de flatteurs & non pas de Conseillers.

Or son avis à lui , son avis libre , étoit que l'Assemblée se constituât sur d'autres principes que ceux de la liberté & de l'obéissance , sur un principe mitoyen , tergiversant , équivoque , d'après lequel tous les intérêts se trouveroient encouragés & flattés. Rien de si aisé que d'être fou , que d'être souple : on reconnoît alors les sages dans leur conduite sous ces formes ingénieuses & versatiles , & l'on n'écouterait que ceux-là.

Mon avis aussi libre que le vôtre , & peut être plus réfléchi , dit un autre Membre , est de ne point laisser passer la motion qui regarde la puissance de l'homme & sa destruction. Je ne la puis

regarder que comme une plaisanterie Sardonique dont on veut nous affronter. Où fuir la main de l'homme, & comment échapper à sa vengeance quand nous serons poursuivis, repris & ramenés? Supposé le cas possible, il faudra donc aller vivre dans les forêts & les déserts, s'offrir à la gueule des animaux ennemis, ou mourir de faim dans la patrie où nous refuserons notre service? On devoit penser ici que si les bienfaits de l'homme sont durs & son salaire chiche, c'étoient ces mêmes bienfaits & ce même salaire qui avoient jusqu'à ces tems préservé la race des ânes d'une destruction dont on auroit déjà perdu la mémoire; il valoit mieux obéir & vivre en repos, que de faire à sa tête & vivre en craintes, en peines continues.

Son Excellence n'entendit combattre ses projets qu'avec un embarras extrême; mais celui des ânes qui lui avoit donné l'avis, s'empressa de répondre que l'honorable confrère venoit de parler avec autant de prudence que d'esprit. Mais que lui resteroit-il à repliquer, s'il proposoit un remède certain contre les suites d'une liberté si désirée? Sans doute on pouvoit échapper à l'homme, & le faire craindre lui-même. N'a-t-il pas des ennemis dans le monde? & quoi de plus simple que de se confédérer avec eux? pouvoit-on penser qu'on

ne feroit pas reçus à bras ouverts par tous les animaux adverfaires?

Permettez, Confrère. Je me crois obligé de vous ouvrir les yeux fur ce parti : commençons par distinguer les ennemis de l'homme en étrangers & nationaux. Les étrangers font les lions, les tygres, les loups, les léopards, les aigles, &c. ceux-là ne font-ils pas nos ennemis auffi? n'est-ce pas contr'eux que l'homme nous défend fans cefse? Je crois bien qu'ils recevraient notre aide pour s'emparer de l'homme. Mais qu'arriveroit-il? qu'ils mangeroient l'homme & nous auffi.

Je crois bien auffi que ce n'est pas de ces ennemis dont vous auriez eu l'imprudence de parler. Or les nationaux, c'est-à dire ceux qui vivent avec nous, font d'abord les pourceaux, ces animaux sales & infatiables qui ne s'engraiffent que dans les eaux troubles, c'est à-dire dans les malheurs de la Nation, & qui n'aiment jamais ni le maître qui les protège, ni les ferviteurs qui les nourrissent. Nous avons enfuite les rats, qui rongent la part de tous les autres, & fans lesquels Dieu enverroit affez pour tout le monde; enfuite les finges, vilains privilégiés, dont il faut encore refpecter la honte & payer les bouffonneries, auffi cher que leur perfonne. J'en nommerois d'autres; mais paflons. Il feroit fur-tout dangereux de parler des

fouines, qui épuisent les poulailliers, les garde-mangers, & qui gâtent encore toute la paille du grenier de la maison, ainsi que des mouches, qui nous coûtent beaucoup pour nous donner bien de l'inquiétude, & pour salir tout ce qu'il y a de plus pur dans notre caractère & dans notre conduite.

Point de vanité entre nous, Confrère, puisqu'il est question du bien public. Il y a des remèdes certains dont l'application est plus dangereuse que le mal. Tel est celui de cet âne qui, dévoré par les mouches, se jeta dans l'eau & se noya : cependant le remède étoit sûr. Je le répète, aucun ennemi de l'homme qui ne soit le nôtre. Fouines, chenilles, singes, mouches, rats & cochons, tout cela ne doit point nous inspirer de confiance. L'homme, après tout, ne nous demande que la servitude; les autres voudront notre substance, notre sang & nos vies. N'espérez jamais de voir aider les malheureux sans intérêt. Mes amis, hélas! n'allons pas faire comme les lièvres contre les renards.

LES SOTS LIEVRES.

Ces lièvres formoient la plus douce république au milieu de pâturages agréables. Leur tranquillité fut troublée par la malice des renards, dont le

caractère est aussi fourbe que sanguinaire ; on n'eut jamais de motif plus déterminant de se défendre que l'avoient les lièvres ; ils ne le pouvoient d'eux-mêmes, ils s'allièrent avec les chevreuils, innocens comme eux, aussi légers & plus forts. Les chevreuils apprenant que le pays des lièvres étoit charmant & abondant, leur envoyèrent un secours de la plus grande partie de la nation. En si grande quantité, ils ne purent trouver à vivre sur la route, de sorte qu'ils arrivèrent affamés. Que firent-ils ? Pour répondre à la bonne amitié & à la confiance des lièvres, ils se jettèrent sur leurs pâturages sans distinction, les en écartèrent eux-mêmes, & dévorèrent ces bonnes herbes succulentes avec une avidité qui ne laissa bientôt voir ces champs & ces prairies que comme des landes où le feu auroit passé. Après cela, ils ne pouvoient plus être utiles sans être défrayés ; ils en témoignèrent leur affliction, & s'en retournèrent. Les renards reparurent & se vengèrent cruellement des lièvres, qui avoient cherché du secours contr'eux.

LE SOT BOUC ET LE SOT BÉLIER.

Vous raconterai-je encore l'histoire du bouc & du béliet ? C'étoient les deux principales puiffances d'une prairie : figurez-vous l'âne & l'homme, ou bien un Peuple & son Roi. Tous deux

étoient vigoureux, bien armés de cornes & si bons amis, que rien au monde n'étoit plus touchant que leur vie dans le même pré. Ce fripon de renard forma le projet de les diviser, & avec une vue que vous allez découvrir. Il sema dans leurs cœurs la plus amère zizanie, rapportant sans cesse de l'un à l'autre des choses qu'ils n'avoient jamais imaginées, peignant l'un à l'autre des plus fortes & des plus méprisables couleurs; tant & si bien, que, sans explication, ils s'insultèrent & se battirent, mais avec une telle colère, qu'elle leur fit baigner la prairie de leur sang. Enfin lorsqu'ils reprirent haleine, ils apperçurent le renard qui léchoit ce sang sur la prairie. Nous nous sommes battus comme des fous & sans savoir pourquoi, dit le chef des moutons: regarde la malice, & crois-moi; renouons notre amitié.

Ces discours ébranlèrent les esprits & les ramenèrent au sentiment de l'Orateur. On se sépara pour cette fois.

Les amis du grand Baudet lui conseillèrent de se tirer d'affaire. Il résolut alors de faire assembler un plus grand nombre de personnes, espérant qu'il y trouveroit plus d'avis pour lui, sans songer qu'il y trouveroit aussi plus d'oppositions. Il appella tous les ânes à un Conseil général, qu'il ouvrit par l'affaire de l'ambassade à Jupiter.

Un âne à cervelle chau le se hâta de prendre la parole & de discourir avec véhémence, disant d'abord qu'il ne vouloit point être de ceux qui ne semblent appelés dans les Conseils que pour y faire nombre, & multiplier les voix en faveur de celui qui propose les objets. Comme ces ânes n'ont aucune idée dans la tête, ils n'ont à faire qu'à incliner l'oreille, comme qui diroit *idem*, & il n'y a de différence entr'eux, & ceux qui ne sont point appelés, que, sourde à leurs desirs. La Nature n'est ni indécence ni grossière; souviens-toi de cela : ce ne sont que des vices purement humains, que l'indécence & la grossièreté. Les innocens n'ont point de pudeur, & c'est la corruption de l'ame qui a fait imaginer des vertus.

Vis sobrement, & de nourritures dont les lucas aient été épuisés par le soleil; de paille, d'étouffes & de chardons : & quand on se moqueroit de la bête qui te fait préférer des mets si secs, ne fais pas comme le bouc de l'histoire que voici.

LE SOT BOUC.

ON avoit invité ce bouc à un grand repas de poules, chapons & coqs friponnés par un renard, Ministre de je ne sais quel Prince, mais qui valoit bien son Maître pour plumer la volaille & lui faire

Biv

peur. Il parut à ce repas avec une mine grave, soutenue de ses belles cornes & de la barbe la plus belle du monde. Cependant comme il ne mangeoit que des herbages, quelqu'un lui dit, qu'en dépit de son air noble, il prouvoit bien par ses goûts qu'il étoit infiniment rôturier. Mon bouc se sentit piqué du reproche, & quoiqu'il n'eût ni dents, ni estomac, ni appétit pour ces mets étrangers, il voulut prouver qu'il étoit aussi bon Gentilhomme que bien cornu, & se mit à dévorer, comme les autres, tout le carnage qu'on avoit étalé. Que lui en arriva-t-il ? une cruelle indigestion qui le fit périr misérablement.

Il faut être ce qu'on est, mon enfant ; & je ne vois que de la sottise à vouloir échapper à son naturel. Il n'en revient que beaucoup de peines pour satisfaire la vanité sans un seul petit plaisir pour le cœur. Vivre à la mode des autres n'est pas d'ailleurs une chose très-noble : ce n'est qu'une règle de Cour faite pour des Courtisans. Tout-à-l'heure je te parlerai des chiens. Mais souviens-toi que tu es âne, & âne demeure honnêtement. Ne t'éloignes jamais des mœurs de ta famille, si tu veux être aussi heureux qu'il est possible de l'être dans un monde gouverné par plus forts que Dieu ne nous a faits.

Souviens-toi de même que nous avons un autre

défaut, qui est une suite naturelle de notre complexion froide, lente & obstinée. C'est une humeur qui distille de notre cerveau, privée de feu, visqueuse, sans principes, mais non pas sans énergie, qui produit ce qu'on appelle la goutte parmi les hommes. C'est une humeur qui demeure crue par l'impatience de certains plaisirs que tu ne connois pas à ton âge; & il n'y a pas d'autre remède à cette maladie, que les coups de bâton, les grandes fatigues, les plus sévères privations: mais comme dans cette maladie rien ne vaut autant que les coups de bâton, pour en avoir souvent, mon cher fils, il faut te montrer indocile à tes maîtres, qui ne te les épargneront pas. Ils prendront pour bêtise ce qui sera l'effet de ta prudence. Retiens-le bien, mon enfant: les coups de bâton, remède sûr contre la goutte qui menace les ânes de toute espèce.

Monfieur, mon digne Lecteur, il me semble que vous êtes choqué d'entendre raisonner des ânes sur la goutte, maladie philosophique, maladie noble, maladie sacrée. Laissez le livre: moi, je ne vous prie pas de lire: adieu, Monfieur.

Sur-tout, disoit l'ânesse, n'oublie jamais que tu es un âne, mon enfant. Ne te laisse point emporter par l'imagination des ambitieux ou des extravagans qui voudront te persuader que tu es

bien au-dessus de la condition des ânes ; que c'est toi qui fais le profit de tes maîtres , & que par conséquent tu es le vrai maître que , si tu refuses ton service , les maîtres rentreroient dans ta dépendance ; & n'ayant besoin que d'aide pour humilier tes maîtres , ils t'offriront la leur. Ne t'y fies pas. Rends-toi célèbre , si tu peux , sans sortir de ton état , & n'imité point cet âne de nos parens dont l'histoire est singulièrement exemplaire.

LE SOT ANE.

IL se disoit un jour à l'ombre des buissons , il se disoit , en faisant une digestion qui lui remplissoit la tête des plus agréables fumées de la vanité : Le chien n'a pas ma taille ; non , sans doute , ni la force de porter le quart de mon fardeau. Cependant il se bat contre les loups & revient vainqueur. Eh bien ! moi aussi ; je veux voir un loup & lui montrer que je suis toute autre chose qu'un chien. J'ai bons pieds , bonnes dents. Que me faut-il de plus ? d'une ruade j'étends mon loup sur terre. — Le fanfaron se mit à braire de plaisir sur cette belle pensée. Le loup n'étoit pas loin. Il parut tout aussi-tôt , & commença par le saluer amicalement. C'est même un usage de Nosseigneurs les hommes à l'égard de ceux dont ils

espèrent la dernière goutte de substance. -- Oh ! tu crois , lui dit l'âne , m'adoucir par ta politesse. Approche , & tu verras si j'ai de la viande pour tes dents. -- Tout ainsi qu'un drôle révolté , mon âne se démène après ces paroles , & perd toutes ses ruades en l'air. Le loup , prudent comme la Maréchaussée , lui saute dessus , & l'étrangle sans difficulté. Que ne s'en tenoit-il à sa qualité d'âne , sans vouloir rivaliser avec les chiens ?

Ainsi , mon cher enfant , si tu veux vivre de longs jours , estimé peut-être , ou du moins tranquille dans ton état , n'oublie jamais que nous sommes nés pour porter le bât volontiers , & que la Nature a reculé de nous à une distance infinie , toute autre titre que celui de bêtes de somme : & si jamais quelqu'un de tes maîtres , par caprice ou par une aveugle amitié , te fait plus d'honneur en te donnant une selle , une housse , au lieu de tes paniers ordinaires , prends garde à cette fumée que je t'ai dit : ne t'en laisse point aveugler les yeux ; car il en cuit toujours. Songe à l'âne aux Reliques , dont l'histoire est connue de tous les Valets qui ont été insolens , & tu ne feras jamais de sottises qui t'exposent ensuite à la risée des fots.

Je t'ai dit de te défier de quiconque te flat-
teroit d'être plus que tu n'es , comme d'un ambi-

tieux ou d'un charlatan. Il faut pourtant écouter les avis, bonne doctrine, représentations, & les réprimandes mêmes des autres, sur-tout de nos amis. La Nature nous a donné de grandes oreilles pour écouter. Nous sommes un peu bêtes, il en faut convenir; nous ne savons ni bien parler, ni bien agir, ni bien prendre un parti.

Un de mes oncles, animal de tête assez sage, disoit que la meilleure bête est celle qui fait ce qu'il lui faut, que la bonne bête est celle qui l'apprend d'autrui, mais que la plus mauvaise bête est celle qui ne fait rien par elle-même, & ne veut rien apprendre de personne, qui va, qui vient, qui court, qui braille, & veut donner à tous les autres l'esprit qu'elle n'a point elle-même.

Cependant, en écoutant beaucoup, défie-toi de ceux qui choisissent leurs paroles & n'ont point un air négligé ou naturel en parlant. Il est certain que ces ânes qui parlent bien sont de l'espèce qui trompe, ou de l'espèce qui est trompée : en conséquence, rien à gagner à les entendre. Il y a plus, un sot doit dire plus de vérités qu'un savant. Voici pourquoi ; le savant n'a qu'un esprit formé de celui des autres : le sot n'a que le sien. Tout ce que dit le sot est neuf. Tout ce que dit le savant est répété.

Je crois t'avoir aussi recommandé la sobriété. Outre la raison de la santé, il y a particulièrement celles de la sûreté & de la vanité. Rien ne dispose à la paresse & à la poltronnerie comme la bonne chère. Avaries, maladies, périls, voilà ses suites; & , à cet égard, la bonne leçon que l'histoire des souris, mon enfant!

LES SOTTES SOURIS.

AUTREFOIS elles se contentoient des fruits de la terre, comme toutes les autres bêtes. Elles vivoient aussi heureuses que la Nature l'indique & que le Ciel le permet : il n'en fallut qu'une pour faire le malheur de toute la race, compris les individus présens & à venir.

Le hazard conduisit cette souris gourmande dans un riche garde-manger : elle s'y trempa le museau dans de l'huile, & l'huile lui parut une liqueur délicieuse. Ensuite elle essaya ses dents sur du lard, sur du fromage : elle trouva, dans toutes ces nourritures grasses, un charme qui changea tous ses goûts & toutes les pensées. Elle admira la sottise des souris qui, pouvant faire si bonne chère, avoient vécu jusqu'alors aussi chichement que des Anachorettes oubliés de leur Clergé, ou que des Auteurs négligés par la Cour. -- Oh!

que les bêtes sont bêtes, se dit une bête, lorsqu'elle va faire une bêtise qu'elle prend pour un trait d'esprit !

La souris se vit bientôt luisante & rebondie comme une jolie petite pelotte. A son retour on ne manqua pas de remarquer ce doux velours d'embonpoint, de l'admirer, de l'interroger. Les sottises des gens d'esprit n'ont pas d'influence ; ils les cachent. Mais lorsqu'un sot a fait une sottise, il la fait partager à tous, ou tant qu'il peut.

Ainsi donc notre beau petit Chanoine souris fit une description de sa petite vie friande ; description qui fit naître l'appétit le plus impatient à toutes les souris, tant pères que mères & fouriceaux. Elle entra dans un merveilleux discours, pour leur prouver que le régime de la Nature n'est certainement pas le plus agréable ; que c'est une folie de suivre éternellement la voie des ancêtres, & qu'étant venus les premiers, ils avoient eu moins d'esprit évidemment, moins de goût aussi que leurs successeurs, sans songer que les successeurs en sont toujours à l'étude ou à la répétition des principes de leurs ancêtres. Dans tout ce discours beaucoup d'esprit, & puis de l'esprit & rien que de l'esprit.

Une Souris de tête mâle & mûre & prévoyante, voulut alors représenter que sans doute il ne falloit pas rejeter les nouveautés qui apportotent de plus grands biens, & même des plaisirs différens de ceux qu'on avoit usés. Mais qu'il falloit considérer les nouveaux abus des nouveaux établissemens, & considérer particulièrement dans celui-ci que l'agrément de manger des choses plus délicates s'uniroit à des craintes perpétuelles pour la vie, & à des peines qu'on s'étoit épargné jusqu'alors : attendu que la Nature ne produisant point de pareils mets, les Souris seroient forcées ou de les dérober aux hommes ou à les recevoir de leur bonne volonté. Quant au premier parti, point de sûreté sans doute contre la vengeance des hommes : quant à l'autre, pas beaucoup plus ; puisqu'il n'y avoit point d'hommes assez foux pour jeter à des animaux inutiles ce qu'ils auroient travaillé pour eux-mêmes ; & s'il s'en trouvoit, ce ne pourroit être que des méchans qui offriroient en arce ces friandises, pour attirer les Souris dans des pièges & s'amuser de leur supplice ou de leur mort. Oh ! mes bonnés Souris, poursuivit cet Orateur, voulez-vous entendre l'histoire d'un Chien ?

LE SOT CHIEN.

Celui qui commença cette histoire n'étoit point sot : il étoit seulement bête. Mais c'étoit la bête la plus honnête , la plus franche & la plus fidèle qui jamais ait vu le jour. Son maître étoit un payfan qui ne lui donnoit que du pain dur , mais qui l'aimoit & lui témoignoît qu'il faisoit cas de lui. On peut même dire que le maître & le chien vivoient de la même table , si sobre qu'ils n'avoient pas à craindre la honte de devenir gras.

Or , écoutez bien , mes chères Souris , & profitez tant que vous pourrez. Jamais bête honorable ne supportera l'image de cette graisse pesante qui annonce la diminution du feu vif & sacré que la bonne mère nature alluma dans nous. La santé est , comme je vous dis , vive , légère , mince , gracieuse & gaillarde. Ce gros embonpoint n'est que le masque & l'exagération de la santé. C'est , comme on diroit parmi les hommes , le fard , la céruse , les pommades & la profusion des atours d'une vieille coquette : ce n'est plus un charme pour qui regarde : c'est un embarras pour qui se fait regarder : c'est une contrefaçon de la créature quelconque : c'est une difformité

&c

& non pas une beauté. Le fage dans toutes les espèces d'animaux n'a de goût que pour les formes énergiquement destinées & sobrement nourries & proportionnées. Votre embonpoint n'est que de la pâture pour les vers & non pas de l'essence pour les cieus où vous savez que nous devons tous retourner. Mais, me direz-vous, d'où vient cette enflure melleante & qui souvent doit être pénible? Mes chers Souris, ce n'est pas certes d'un esprit qui devrait toujours circuler avec le sang, & y brûler comme une lampe incessamment allumée; mais d'une humeur crue & végétative; comme celle qui produit les champignons & tous les autres poisons de l'espèce froide & turgide. En un mot, cette graisse n'accable que ceux qui ont trahi leur nature: je ne puis m'expliquer davantage, à cause des Dames ici présentes, à qui l'embonpoint sied autant qu'il est déshonorant pour nous.

Allez sur cet article, qui ne touche qu'aux vieillards dont les humeurs sont aussi crues que celles des femelles & des enfans. Je reviens à mon chien. Vous vous souvenez que c'étoit le chien d'un payfan. Ce payfan n'étoit que le fermier d'un Seigneur qui avoit aussi son chien: Celui-ci étoit un chien potelé, le plus beau chien sans doute, & le plus fort chien du monde. Son

emploi dans le château étoit de lécher les plats. Avec cette habitude de ne rien faire , de jouir sans peine , & de s'admirer toujours dans son extérieur , il en étoit venu à se croire la plus noble bête , le plus grand chien de toute la race , & à regarder tous ses semblables comme de la pure canaille.

De tout temps on a été fou dans ses vœux , & le maigre souhaitera toujours d'être plus dodu quand il verra les dodus respectés. Voilà un grain d'envie qui se glisse dans l'ame du chien paysan : il veut savoir de son voisin comment on fait pour être si heureux & si beau tous les jours.

Ah , ah ! lui répond le Monsieur , c'est par ma diligence , par mon adresse à plaire , pour mes beaux yeux que je suis devenu le favori de la maison : je ne fais rien ; je ne me dérangerois pas seulement pour aller prendre un lapin , ni pour fournir la cuisine , d'une alouette , & pourtant je l'emporte sur tous les levriers , limiers , braques & bassets qui travaillent constamment à fournir la cuisine & les marchés ; sur le dogue qui veille aux portes ; sur le berger qui défend les troupeaux ; sur le barbet qui pêche avec intelligence & fait cent tours d'une adresse incroyable ; sur le roquet qui mord l'honnête pauvre , & fait

fire toute la maison ; & même sur le bichon , qui fait les délices de Madame , & qui est le plus jaloux de ma bonne fortune.

On ne peut guère se féliciter de sa fortune si on ne peut la parrager , lui dit le paysan. — Je le puis , réplique l'autre. Viens avec moi , & tu verras qu'on m'en donne assez pour deux & même pour dix. — Je te suis , dit le chien paysan , pour vérifier les faits : car il me paroît trop singulier qu'on donne tout au plus moitié de part à dix qui travaillent , & dix parts entières à celui qui ne fait rien. — Les voilà partis pour le château.

Dès l'entrée , le chien , Monsieur , paruthonteux de son camarade , & s'en alla lécher les pieds de tous les laquais & marmitons , comme pour leur demander pardon de l'avoir amené. Mon rustique s'arrêta sur le seuil de la porte , émerveillé de cette lâcheté : elle pouvoit être l'effet d'un bon cœur : mais une lâcheté est toujours une lâcheté , & comment se fier au bon cœur de celui qui n'a point de fierté dans le caractère !

Il faisoit cette réflexion lorsqu'on le reconnut pour le chien du fermier. On lui jeta quelques os que le premier mouvement lui fit flairer ; mais ensuite il ne scûts'il devoit les ronger. Son camarade ne s'occupoit plus de lui , & sembloit

ne l'avoir amené que pour lui faire donner la charité. Cette idée le pique & le met mal à son aise : il regarde ce qu'on lui jette de plus friand, & regrette sa croûte de pain dur.

Tous les valets avoient à ses regards un air moqueur & malicieux : les maîtres lui témoignent une bonté orgueilleuse qui le fâchoit encore plus. Ce fut bien pis lorsqu'il vit son protecteur camarade appelé & caressé par tout le monde, il est vrai : mais pour lui faire des niches qu'il enduroit avec la plus sotte patience, tantôt on lui mettoit la tête dans un sac ; tantôt on lui attachoit à la queue une vessie remplie de pois secs ; & puis c'étoient des sonnettes qu'on lui pendoit au cou ; & puis des pièces d'artifice qu'on lui faisoit éclater aux oreilles ; on lui brûloit le soufre des allumettes au nez ; on l'arrosait de casserolées d'eau chaude ; on le rejettoit de là dans l'eau glaçante de la pierre du puits ; on trompoit sa gourmandise avec de la moutarde, du tabac ; enfin ce grand chien, si Monsieur n'étoit que le jouet des plus bas des hommes, & ne devoit son embonpoint & ses plaisirs qu'au sacrifice continuel de sa volonté, de son honneur, & de sa fierté.

On voulut essayer les mêmes jeux sur le chien pauvre ; mais il fit briller les armes de deux

vigoureuses mâchoires, en s'appuyant sur ses reins en arrière ; si bien que le caprice des moqueurs s'évanouit subitement. On le traita de vilaine bête, de bête dangereuse ; il n'en tint compte & n'hésita que sur la somme de mépris que tout animal, un peu noble de sa nature, doit à ceux qui avilissent les autres & à ceux qui se laissent avilir.

Ah! voilà donc nos beaux chiens, se dit-il ! j'aurois été bien étonné que les hommes fissent du bien sans l'intérêt de leur amusement ou de leurs passions : il est clair maintenant que leurs faveurs ne peuvent tomber que sur les plus fortes bêtes ou sur les plus fripponnes. Oh ! si de la be le peau de mon camarade ! si de sa vie friande ; & mille fois si de la fortune des fots & des lâches ! je m'en retourne à la croûte de la franchise & de la bonne amitié !

Voilà ce que raconta la sage Souris, poursuivit l'ânesse ; & encore voulut-elle persuader par d'autres discours de ne point sacrifier au seul vain plaisir de la bouche & du miroir, les avantages de la tranquillité & les droits de la liberté. Mais tout le conciliabule arrêta que ce seroit une folie de manquer une meilleure fortune par la considération de quelques maux qui pouvoient arriver comme ne pas arriver ; que toutes les bêtes

n'étoient pas aussi bêtes que des chiens , & qu'on avoit assez de trous & d'agilité pour échapper à l'envie & à la vengeance qui poursuivent toujours les heureux.

Sur ce raisonnement des têtes entreprenantes & hardies , les Souris changèrent de régime , & se donnèrent pour ennemis les chats & les hommes qui inventèrent , chacun de leur côté , mille ruses & mille instrumens pour les détruire : tellement qu'elles ne vivent aujourd'hui qu'avec des peurs continuelles ; & , qu'après avoir perdu les véritables biens de la nature pour des richesses éblouissantes , elles sont souvent réduites à se manger entre elles , faute d'autre nourriture. Voilà , mon enfant , l'effet des conseils de la gourmandise.

Le proverbe dit : Prébendier , vis de ta prébende & ne vise point au canonicat ; tu t'épargneras la charge d'une jolie gouvernante.

Vis en paix avec tout le monde , mon fils ; ou fais toi du moins le plus d'amis que tu pourras : c'est l'unique remède à opposer aux ennemis qu'on trouve toujours en assez grand nombre sans se les faire ; mais garde-toi des faux amis : un seul est plus dangereux que dix ennemis spirituels & rufes.

Étudie les races , leur caractère & leurs intérêts.

Ne te fie jamais à mulet ni mule : tous les êtres mixtes ou équivoques sont vicieux & sans solidité. Ne te fie jamais au loup quelque amitié qu'il te fasse, & regarde-le comme un Prince dont la nature est de manger des ânes aussi souvent par plaisir que par besoin. Il ne peut y avoir d'amitié durable ni sincère entre bêtes de naturel différent ; & souviens-toi de ceci sur-tout, tu vas dans le monde, tu ne verras nulle part que les Peuples ne se plaignent pas des grands, ni que les grands ne soient pas les ennemis des Peuples. Tout ce qu'on a imaginé depuis le commencement du monde pour les faire vivre ensemble se réduit à avoir peinturé un beau masque ; la figure véritable est dessous.

Or donc si tu te trouves dans une étable ou dans un pâturage en compagnie avec des chevaux : montre-leur de la politesse, de la déférence ; cède-leur la place la plus honorable & le meilleur canton d'herbe, & tiens-toi toujours au dessous d'eux par tout. Ce ne sont pas des Princes ; mais des Gentilshommes qui ont de l'orgueil & qui annoblissent par des mots les services qu'ils font, quoiqu'ils soient bien souvent moins utiles que les tiens. Cède à plus puissant que toi ; c'est l'art de vivre ; & n'imité point cet âne qui fit sa part égale à celle du lion.

Et quand même tu ne voudrois jamais agir autrement qu'en âne, il seroit encore possible qu'il te prît fantaisie de te donner du vent & de faire ton quelqu'un. Songe que nous ne montrons jamais notre vanité sans blesser celle des autres, & sans ouvrir sur nous des yeux intéressés alors à découvrir nos imperfections & notre néant : sur cet article, n'imité point encore l'âne qui se couvrit de la peau du lion ; & dans toutes les occasions de la vie, prends toujours garde à tes oreilles.

Évite sur-tout les compagnies, mon enfant, les esprits s'y échauffent, il s'y trouve des ânes plus hardis, que la gloriole touche bien plus que l'intérêt commun, & qui pour le seul plaisir de faire répéter qu'ils ont eu bonne tête & bon courage, exposeroient toute une race à périr honteusement, on les reconnoît à ce signe seulement : c'est toujours par le tableau de nos malheurs qu'ils cherchent à nous émouvoir ; ensuite ils représentent la tyrannie de nos maîtres, & nous voilà furieux ; ensuite ils nous promettent les changemens les plus heureux sous leur conduite, & nous voilà partis. Nous sommes cent contre un, nous n'avons peur de rien. Le maître se présente & d'un seul coup de bâton nous apprend que le nombre n'est pas une force, il nous fait

tristement revenir à l'écurie où nous n'avons de soulagement qu'à maudire les éloquents auteurs de cette disgrâce.

Elle auroit volontiers poursuivi, la bonne mere; mais l'anon qu'ennuyoit une si longue remontrance, la remercia de ses avis & s'endormit.

Monsieur, mon grave Lecteur, il me semble que vous êtes choqué d'une chose. Vous trouvez assez de raison dans tous ces avis maternels de l'âneffe, & vous me reprochez de l'appeller une sotte mère, comme de traiter ses enseignemens de sotte éducation.

A cela je réponds que vous ignorez beaucoup de langues, ce qui ne doit pas vous offenser. Vous pourriez savoir toutes celles qu'on parle dans l'univers, sans être plus savant dans celles qu'on ne parle pas & qui sont les plus nécessaires à entendre. Je ne veux traiter personne de menteur, j'accorderois même en un besoin que la vérité est dans tout ce qu'on dit : mais elle y est comme le soleil est au ciel, quand notre horizon est couvert de nuages, la science consiste à percer le nuage de ces langues ordinaires qui ne sont toutes que le prétexte des autres & l'habillement de la vérité.

Vous voilà bien instruit qu'il y a une langue secrète & déjà vous brûlez de la savoir. Prenez

garde : la curiosité est un fruit de la crudité des idées & de la foiblesse de l'ame. Vous n'y voyez sujets que les enfans, les femmes & les vieillards. Je le dis sérieusement, l'homme si curieux de savoir n'est pas fait pour être instruit, ne voyez-vous pas que c'est avec cette curiosité qu'on a toujours mené le genre-humain de mensonge en mensonge, & qu'il sera mené sans cesse jusqu'au temps où il rencontrera le puits de la vérité qui sera son précipice.

Cette langue universelle de vérité n'est ni littérale, ni cabalistique, ni algébrique, hiéroglyphique encore moins. Elle a pour de signes représentatifs tous ceux des autres langues ; souvent elle emprunte la langue du mensonge ; souvent elle ment avec la vérité ; souvent elle mêle ces deux caractères de vérité & de mensonge avec tant d'artifice, que celui qui la fait le mieux n'est pas encore très-assuré de bien entendre.

Vous trouverez des fragmens de cette langue dans tous les écrits, tous les discours, toutes les peintures. Amans, écoutez vos maîtresses ; & vous, maîtresses, vos Amans ; Peuples, vos maîtres, & vous maîtres les Représentans de vos Peuples ; vous n'êtes tous d'intelligence qu'autant que vous vous mentez : tout va bien sous le bandeau de

l'erreur. Dites-vous les uns aux autres vos vérités, voici des poignards, des poisons, des épées, des foudres, tous les foudres de la tyrannie, tous les foudres de la vengeance : & l'heureux champ de la terre, si riant avec la paix, si consolateur avec des peines, devient une boucherie si hideusement épouvantable, que des tygres frémissent en se voyant surpassés par des hommes en cruauté.

Croyez-moi, ne cherchons point tant à nous instruire : jouissons des biens de la nature, des biens de la société, des biens de l'imagination. La vérité n'est pas faite pour l'homme : elle exige tant de pureté qu'on ne peut être heureux avec elle sans être Ange.

Mais je n'ai point encore répondu au reproche que vous m'avez fait. Eh! sans doute elle étoit forte, ma bonne ânesse, bien forte à ne pas considérer que la sagesse qu'on prêche aux enfans est incompatible avec le bonheur qu'on leur souhaite, elle étoit forte de l'envoyer avec des principes dans un monde où tout se fait sans principes, & forte à croire que les bons enseignemens sont les bons esprits, les bons esprits se font d'eux-mêmes, & l'on se donne bien de la peine pour en faire de mauvais.

Avançons chemins, & revenons à l'anon. Le

lendemain son nouveau maître vint le prendre, & ce ne fut pas une petite peine que de le faire entrer dans le navire qui devoit le transporter en Italie. Mais enfin l'on fait qu'il faut prendre les ânes à rebours pour les faire aller droit : on tira celui-ci par la queue, & dès qu'il sentit qu'on vouloit l'attirer vers la plaine, il sauta de lui-même dans le vaisseau. Au reste, on peut lui pardonner cette peine qu'il éprouva à quitter sa Patrie ; c'est encore une qualité des ânes de craindre le changement de pays, comme s'il n'y avoit pas des ânes par-tout.

Autre embarras lorsqu'il fallut descendre en Toscane, mais toujours en suivant ce principe si nécessaire au gouvernement des ânes, qu'on ne leur fait faire ce qu'on veut qu'en les laissant croire qu'ils font ce qu'il veulent, cette fois on lui couvrit les yeux pour lui dérober la vue de l'eau, & tout aussi-tôt il sauta sur le rivage.

Point de moyens si sûrs de gouverner les ânes que de les aveugler, & comme c'est le meilleur, il ne faut l'employer qu'en dernière ressource & après les coups de bâton.

L'âne fut ainsi dépaycé & confié à un Jardinier qui le dressa pour la monture. Tout alla fort bien : on ne le chargeoit qu'avec modération ; on ne le montoit qu'avec précaution : bonne

pitance, bonne façon & bon temps. Le Jardinier le prit en amitié particulière & lui tenoit grand compte de ce qu'étant libre dans le jardin, il ne touchoit qu'aux orties, chardons & mauvaises herbes; il supposoit que l'âne faisoit cette besogne pour lui en épargner, & il arrive assez que nous rendons souvent service aux autres sans y penser & sans consulter autre chose que nos goûts & nos intérêts.

Maintenant il faut savoir, en fussiez-vous dépité, cher Lecteur, que ce Jardinier ne manquoit pas d'esprit & passoit pour le plus grand conteur du monde. Un jour qu'il avoit apporté le dîner de quelques Ouvriers, il leur permit de se récréer un moment de plus qu'à l'ordinaire. L'âne qui les entendit de viser, se souvint du conseil de sa mère. Ils avoient choisi le côté d'une haie de roses qui leur procuroit le plus doux ombrage. Pour écouter, il se plaça de l'autre côté où le soleil, en véritable amant, caressoit les roses avec tant d'ardeur, qu'il les flétrissoit à tous les yeux. Or comme vous êtes impatient, je ne vous rapporterai qu'un échantillon des discours de nos Ouvriers.



LES SOTS PROPOS.

Au lieu de s'amuser suivant la liberté qu'ils en avoient, les voilà qui se fatiguent l'esprit à se représenter toutes les peines & tous les plaisirs des riches, qui n'ont point de plus grande fatigue qu'à digérer le bouillon de leur poulé au-pot.

Eh! se mit à dire le plus chagrin, c'est de tout ce qu'ils nous arrachent de la bouche qu'ils s'engraissent, les impitoyables! c'est de nos sueurs qu'ils se font le teint si frais, la peau si lisse & délicate, & nous ne travaillons que pour les faire reposer. Encore s'ils nous montroient de la reconnaissance! & soit que le désespoir nous ait tourné la tête, soit que par industrie nous cherchions à nous soulager un peu, tout aussi-tôt ils déploient leur puissance; & les amis, & les témoins, & les Juges, & les loix, & les Rois, & le Ciel même, tout les favorise contre nous. Si c'est un des leurs qui, pour de trop grandes scélératesses & trop publiques, apporte, une fois en cent ans & par hazard, sa tête sur un échafaud, tout le monde le plaint, les Juges mêmes gémissent de leur sévérité; Dieu! quel malheur! mais pour le plus petit vol, on pendroit tout ce qu'il y a d'Ouvriers, Laboureurs & autres dans la Nation,

rien de si simple ; on est fait pour cela. Je ne dis pas qu'il faut voler ; je dis au contraire qu'il faut se garder de tomber entre les mains de ses rivaux ; car , par ma foi , je crois bien que tous les riches qui ont fait les loix contre les voleurs , ne les ont faites que par jalousie de métier.

Quant à moi , dit un autre , je ne pourrai jamais les aimer ; & si je pouvois vivre sans eux , ils n'auroient qu'à labourer la terre & se pétrir leur pain de leurs petits bras de roses.

Un autre un peu plus raisonnable vint à dire , tu as raison , il n'est pas plus possible au pauvre d'aimer le riche , qu'au riche d'estimer le pauvre. Si ces gens-là nous traitent parfois un peu mieux , c'est une carezza de calcul , comme celle que nous leur faisons aussi parfois : où il y a différence d'intérêt , point de nœud d'amitié , & l'on ne vit ensemble que parce qu'on ne peut se passer l'un de l'autre. Aussi faudroit-il prendre patience , plutôt que de se lamenter ; mais la patience est de ces choses qu'on ne trouve jamais au moment qu'on en a le plus besoin.

Comment , patience ! répliqua le premier. Eh ! mes amis , c'est la patience qui prolonge tous nos maux , qui nous fait accepter l'augmentation de la charge & la diminution du salaire , qui encourage l'insolence du riche , & qui intimide notre

vengeance ; & quand un Prince est ennemi d'un autre , ne voyez-vous pas , amis , qu'il lui prend ses Etats ? Que ne faisons-nous de même avec les riches nos ennemis ? est-ce un morceau de fer à la main qui légitime le vol ? Prenons-le , ce morceau de fer. Il est , je crois , bien inutile de vous dire que les riches n'auroient jamais amassé ce qu'ils ont , s'ils n'avoient volé sur autrui avec l'épée , l'usure ou l'esprit. On dit que tous les riches doivent aller au diable. Les proverbes ne sont pas faits pour rire , mais pour nous enseigner ce que nous devons faire. Le soleil luit pour tout le monde , & bien sûr celui qui se gèle dans un coin , quand il peut se réchauffer au grand jour.

Ah ! mon ami , lui dirent tous les autres , au diable les riches ; à la bonne heure , mais n'y allons pas. Il vaut mieux gémir dans ce monde-ci que dans l'autre. Nous ne battons , nous ne tuons , nous ne volerons jamais si bien qu'eux , & par ainsi ne nous en mêlons pas. Je ne dis pas que si nous avions la force & l'esprit ... mais enfin nous sommes ce que nous sommes , & autant vaut l'honnête-homme pauvre que le riche fripon. Je ne dis pas que s'il n'y avoit point de Confesseurs ni de potences ... mais enfin il y en a , & c'est là le diable , vois-tu bien. Restons pauvres & sans reproche , quoique jamais brin d'amitié
pour

pour les riches ne doive entrer dans nos cœurs.

Mes enfans, dit alors le Jardinier : Oui, c'est une belle chose que l'impuissance est la mère de la vertu. Mais laissons un moment tous ces bons propos. Je vais vous conter quelque chose de facétieux où il y aura pourtant du sérieux pour qui le comprendra. Figurez-vous qu'il y a un pays dans le monde où les hommes sont presque tous des bêtes. Écoutez maintenant,

LES SOTTES GENS.

UN jour ces bonnes gens s'avisèrent que le soleil les incommodoit beaucoup. Lorsqu'après l'aurore ils partoient pour la Ville, ses rayons commençoient à les frapper aux yeux ; & lorsqu'ils revenoient dans la vesprée, ils en étoient frappés au dos. C'étoit une chose bien étrange que ce soleil placé là-haut pour le service & le plaisir de tous les hommes, se fût mis à les persécuter eux seulement & si rigoureusement.

De plaintes en plaintes ils en vinrent à former un Conseil, pour y délibérer sur les moyens de se défendre des injures du soleil. Ils s'assemblèrent en confusion comme à l'ordinaire, chacun portant dans sa tête le meilleur avis, chacun prêt à crier, chacun prêt à ne rien faire.

Après long examen fait de la question, il résulta que le soleil paroïssoit avoir pris le parti de tenir cette route, & de n'en faire qu'à sa fantaisie; ce seroit peine perdue que de songer à l'inquiéter là-dessus, mais qu'il falloit imaginer quelque expédient pour se garantir contre ses sottises, & ceux-ci proposèrent à la savante assemblée l'usage des parasols.

Alors on s'écria que ces parasols alloient obstruer les rues & les routes, & que l'avis étoit attentatoire à toutes les routines. L'allure du monde en seroit gênée, l'un des bras deviendrait inutile, & mille querelles entre passans qui n'auroient fait que s'effleurer, seroient les fruits de cette dangereuse innovation.

Les votans repliquèrent que ce seroit-là seulement les abus de la chose; que le malheur éternel, universel des hommes, étoit de ne pouvoir imaginer un bien sans abus; mais que, dans ce dernier cas, on seroit de nouvelles loix contre tous ceux qui résulteroient. -- Eh! des loix! ajoutèrent les opposans, nous n'en avons déjà que trop, & tant, que la difficulté de les connoître routes fait qu'on n'en suit aucune: & d'ailleurs, nouvelle loi, nouveau moyen de l'enfreindre, vous le savez, & il en faudroit tant faire, qu'on ne finiroit jamais.

Cependant les mixtes, comme il y en a dans toutes les assemblées, observèrent que Messieurs de l'opposition voyoient les choses assez prudemment; que l'usage des parasols pouvoit amener des inconvéniens bien autres que ceux qui venoient d'être exposés; & que savoit-on? Des épidémies, par la suppression de la transpiration de la tête; peut-être aussi des guerres, &, à coup sûr, un luxe ruineux pour les familles, attendu que chacun voudroit avoir les plus beaux & les plus chers, pour se montrer plus riche que son voisin.

Mais, d'un autre côté, de quoi étoit-il question? Et c'étoit ici que les parasols offroient un avantage réel & des plaisirs aussi. Les cervelles qui commençoient, il falloit l'avouer, qui commençoient à devenir foibles dans le pays, seroient préservées du vertige & maintenues dans cette tranquillité douce qui convient à la foiblesse; le teint se conserveroit frais & poli sous ces abris délicieux, & quant à la gêne de les porter, c'étoit quelque chose, il est vrai; mais les femmes qui cachent ordinairement leurs mains dans leurs poches, ou sous leurs aisselles en se croisant les bras, seroient forcées de découvrir cet échantillon de leur beauté. Quel enfant ignoroit combien l'ombre leur sied & les favorise, & combien la

gène anime leurs couleurs & les rend plus jolies ? fans compter que les amans honnêtes feroient beaucoup moins expofés en fe rencontrant , & que les curieux , race brouillonne & maudite , qui de cent pas reconnoît la jeune fille & le jeune garçon , n'oferoient plus venir prendre leurs inftructions jufques fous leur nez. Cet avantage devoit être particulièrement confidéré comme de la plus grande importance , & il n'y avoit pas fi loin qu'on croyoit de la tranquillité des amans au bonheur des États.

En ce qui avoit rapport à la dépense , on ne pouvoit fe rien diffimuler , mais c'étoit une nouvelle branche de commerce qui occuperoit plus de monde & feroit circuler plus d'argent. Ne faut-il pas multiplier les besoins à mefure qu'on multiplie les hommes ? & depuis cet affoibliffement des cervelles , depuis ces insultes du foleil , on s'étoit fi bien caché dans l'ombre , que la peuplade étoit confidérablement augmentée.

Il eft vrai qu'on pouvoit former un doute pour conclufion ; favoir fi la multiplicité des besoins étoit favorable aux individus , ou à la collection des individus qu'on appelle l'Etat ou le Roi.

On fe laffe de ces gens qui propofent toutes fortes d'avis fans en avoir un feul , & qui ne fatisfont ni l'un ni l'autre en flattant les deux partis.

Les pauvres, qui sont presque toujours les opposans, interrompirent ce long bavardage des mixtes, ou conciliateurs, & demandèrent si tout le monde auroit assez d'aïfance pour se procurer ces parasols, & si même il n'y auroit pas des faiseurs de parasols qui ne fussent pas des frippons, trompant le tiers & le quart avec des taffetas usés & de vieux ressorts soudés & resfoudés.

Sur quoi les hommes de génie qui dans les assemblées se trouvent en grand nombre, & ne parlent jamais qu'après avoir considéré le choc des autres esprits, se levèrent & dirent. -- Messieurs, il ne faut réchauffer éternellement ce vieux procès des pauvres contre les riches, ni calculer s'il y a plus de riches que de pauvres, ni perdre le tems à devier de la question qui étoit de trouver un expédient contre les entreprises du soleil. Le plus simple & le plus à la portée de tout le monde, c'est que chacun se bande les yeux.

Comme l'avis étoit profond, il déplut également à tous les partis, qui s'écrièrent : -- Oh ! quelle extravagance ! & nous garantirez-vous des précipices, de la légèreté de nos femmes, des fripponneries de nos meilleurs amis, de tant d'autres inconvéniens, d'être aveugles ? Il y a un remède bien plus simple & qu'on pouvoit trouver sans génie ; c'est que chacun porte sur soi une fiole d'eau rose, & se ra-

fraichisse les yeux aussi souvent que le soleil les aura blessés.

Le Président étoit un homme de la meilleure tête. Il se défioit de la sienne comme de celle des autres. Cinquante-deux ans d'ordre dans sa conduite & de vigilance à ses intérêts en avoient fait un homme respectable. Il se leva, leva son chapeau, leva la voix & dit :

Messieurs, nous sommes tous des gens sages & bien avisés, Dieu merci. Avec tout cela nous ne ferons que pâlir devant le soleil. J'opine, moi, que nous fassions une députation pour aller proposer le fait aux Académies où il y a tant de Savans qui ne sont pas occupés, & qui seront bien aises d'avoir à faire quelque chose pour le bien public. Ces Messieurs connoissent le soleil comme leur *pater* ; & s'il n'est pas sûr qu'ils nous donnent un bon expédient, il est toujours certain que nous devons l'espérer.

Vivat! voilà un Président qui parle raison, & c'est une excellente vérité qu'il faut espérer toujours, dût-on mourir de désespoir.

Il se passa bien du tems avant que Messieurs de l'Académie eussent nommé des Commissaires pour faire le rapport de la question ; & , durant tout ce tems, le soleil allant toujours son train, continuoit de brûler & d'insulter mes bonnes gens.

Enfin, les Commissaires assurèrent positivement

que la question étoit neuve & intéressante , mais qu'ils ne pouvoient y répondre que dans un tems encore très-éloigné , attendu qu'il falloit feuilleter beaucoup de livres , faire un grand travail , & que la Cour ne payoit pas beaucoup de pensions.

A bon entendeur demi-mor. Les Députés se piquèrent d'honneur. On offrit une somme telle qu'elle pût suffire au fond de plusieurs prix. Tous les esprits travaillèrent , on profita de toutes les bonnes idées , & l'on ne fut point content de la manière dont on avoit traité la question : les prix restèrent.

Le jour fixé pour la réponse parut enfin au grand contentement de toute la peuplade , qui vit partir ses Députés avec espoir & les attendit avec impatience. -- Ma foi , nos chers amis , dirent-ils à leur retour , les Commissaires n'ont rien fait encore , & il leur faut maintenant des lunettes. Le monde n'est plein que de bêtes : il ne s'est pas trouvé une bonne idée hors de l'Académie , & il faut que ces Messieurs travaillent eux-mêmes à notre affaire.

On porta donc des lunettes à ces Messieurs , & non pas de verre , comme vous pensez bien. Cette intelligence dans de si sottes gens ravit nos Docteurs , qui promirent pour le coup de travailler sérieusement.

Et, comme je vous dis, en attendant le soleil

aveugloit toujours & faisoit fuer tout le monde : c'étoit la plus dévorante canicule de tous les siècles.

A l'autre terme , Messieurs répondirent enfin. Bonnes gens de tel pays , à très-peu de chose près tout est fini. Vous vous plaignez du soleil ; mais voici la difficulté de l'affaire ; le soleil se plaint de vous. Il n'est pas possible de rien terminer que vous n'ayez scrupuleusement recherché quelle faute vous avez faite : car enfin ni vous, ni nous ne pouvons demander compte au soleil de ce qu'il fait.

Vous devez sentir à présent que c'est une folie d'avoir pensé à vous armer contre lui : c'est un fardeau que vous prendriez de plus , de plus grandes fatigues , de plus grandes sueurs, Mais nous avons trouvé un très-bon expédient pour l'envoyer coucher plutôt cet hiver , & pour le retenir au lit plutard ; autant de tems gagné sur vos misères. Cependant il s'en vengera l'été prochain : voyez donc à vivre en paix avec lui , & à vous accuser de ce qui fait sa colère , sans quoi nous ne pourrions rien.

Voici maintenant une bien grande affaire , dirent les Députés en rentrant parmi leurs compatriotes , & nous pourrions bien nous être engagés follement. Cela n'est pas encore en évidence , mais... & alors ils récitèrent par cœur la réponse

de Messieurs. Chacun demeura bien pensif, & vous pouvez croire si chacun disoit : Hélas ! je n'ai rien fait qu'endurer ma peine, rien fait qui ait été capable d'offenser le soleil.

Le Président prit alors le ton le plus véhément de l'Orateur, & les apostropha de la sorte. — Comment, vous n'avez rien fait, balourds que vous avez été ! & quand vous allez où va le Roi, la Reine aussi & tous les Princes, balourds que vous êtes, gardez-vous le respect qu'on doit à l'astre sacré ? Voilà de mes fors qui se croient innocens à ne pas mal faire ; apprenez, balourds que vous serez encore, que très-souvent même on n'est pas innocent à faire bien.

Oh ! voyez un peu ce que c'est, disoient les bonnes gens : on n'en pouvoit plus douter ; c'étoit là bien certainement l'injure dont le soleil prenoit vengeance. Mais, disoient les gens d'esprit, d'où vient que le soleil se fâche contre nous de ce qu'il a bien souffert à nos ancêtres ? -- Oh ! balourds *in æternum*, c'est que le soleil étoit petit du tems de vos ancêtres, & n'avoit pas encore cette immensité d'éclat & de puissance qui le rend plus respectable aujourd'hui. — Ah ! ah ! continua le Président, vous avez fait de belles affaires ; tirez-vous-en : moi, je m'en lave les mains.

On retourne donc à Messieurs; on s'accuse, on expie l'horrible crime avec de l'or; on fait que l'or purifie tout.

Alors Messieurs. demandèrent encore un tems suffisant pour rédiger leur consultation, & la mettre en beau style. Que dites-vous ici, Lecteurs? vous trouvez l'histoire de cette grande affaire un peu longue. Entre nous, main sur la conscience, croyez-vous les histoires de vos petites querelles moins impatientantes? Cependant je veux me piquer de complaisance pour vous : plus rien que deux mots.

« Bonnes gens de tel pays, vous observerez
 » désormais de tourner votre autre visage contre
 » l'ombre des masures & des pailliers. Quand vous
 » serez en pleine campagne, vous lui ferez un
 » masque du pampre des vignes, du feuillage des
 » buissons; vous chercherez les grottes, les ro-
 » seaux, l'entrée des bois.

» Par rapport au second point, vous établirez
 » en règle ferme & durable parmi vous, de ne
 » partir pour la Ville qu'au coucher du soleil,
 » puisqu'elle est située à votre orient, & de ne
 » revenir chez vous que bien avant dans la nuit.
 » Faites vos affaires sans y voir clair; vous en serez
 » plus heureux. En vous conduisant avec cette
 » prudence, le soleil sera content de vous : il ne

» veut pas qu'on l'examine; il n'aveuglera plus
 » vos yeux quand vous cesserez d'aller contre lui
 » & d'être si familiers que de lui tourner le dos,
 » ce qui est une insulte dans tous les pays du
 » monde.

» En troisième & dernier lieu, vous aurez la
 » plus grande attention à lui faire honneur cons-
 » tamment dans les personnes qui composent sa
 » famille. De ce nombre sont les lampyrides, que
 » vous appelez vers luisans, ou vers de nuit :
 » pour leur rendre vos plus dignes hommages,
 » vous travaillerez tout le jour & vous veillerez
 » dans les ténèbres, attendu que ces insectes ne
 » se montrent en plus grand nombre que dans les
 » nuits les plus noires, dans les tems les plus
 » orageux.

» Celui qui vous a conseillé de vous bander les
 » yeux étoit un sot : il faut voir son chemin,
 » mais rien que cela. Comme les jeunes filles à
 » qui l'on recommande de ne pas tourner les yeux
 » à droite ni à gauche, ou comme les chevaux
 » dont on dirige la vue par des œillères.

» Encore une fois & pour finir, bonnes gens
 » de tel pays, mettez-vous bien dans la tête qu'a-
 » près avoir beaucoup vu on n'a rien appris qu'à
 » ne pas voir, & que la meilleure façon d'aller

» devant soi , à l'ombre autant qu'on peut , & sans
» regarder l'allure de personne ».

Telle fut la réponse des Commissaires. Grande matière pour de nouvelles délibérations. Ces affaires de politique ressembloient assez à celles de l'amour. Dès qu'on s'est trouvé ensemble, c'est une rage : on veut se rassembler sans cesse, & il semble qu'on ne finisse rien pour avoir le plaisir de tout recommencer. Autre motif puissant & secret. On se croit quelque chose tant que l'affaire dure : on jouit de son mérite ; on montre sa belle perruque ; on soutient l'État. Que dis-je, l'État ? le Monde entier : on va refaire un autre Ciel sans caprices, & le tout sans difficulté.

Chez nos bonnes gens il fut d'abord question de porter une loi qui obligeât toute le monde à se soumettre inviolablement au dire de Messieurs : il fallut disputer sur le genre des peines qu'on infligeroit aux infractions de cette loi ; sur la création d'un nouveau Tribunal, sur les prérogatives qu'on lui accorderoit ; sur les qualités, mœurs & fortune de ceux qui pourroient en remplir les sièges, enfin je ne fais sur quoi ; mais ne fut pas tout.

Encore une grande diversité d'opinions sur l'espèce d'hommages qu'on rendroit à ces petits vers-

luisans de l'illustre famille du soleil , qui , comme
 le vous l'ai dit , alloit toujours son train bien au-
 dessus de tous ces débats & de tous ces mouve-
 mens.

Après avoir beaucoup raisonné sur la nature
 des parens du soleil , il fut arrêté qu'ils étoient
 de complexion mangeante , & en conséquence de
 leur offrir un grand festin , à moins qu'on ne pré-
 férât de le leur offrir en argent. C'étoit là toute
 la politesse de ces bonnes gens de tel ou tel pays ,
 n'importe. Mais le Président qui connoissoit *ad un-
 guem* tout le cérémonial , observa que ces belles
 chenilles seroient peut-être offensées de l'alterna-
 tive , & qu'on devoit commencer par leur offrir
 l'argent & le festin.

Ensuite de quoi fera composé le festin ? --- Oh !
 ma foi , de pain bis , puisqu'il n'y en a pas d'autre ,
 & que même il n'y en a pas beaucoup. Il sera re-
 commandé aux ménagères d'économiser tant sur
 la farine que sur le lait & le beurre pour y ajouter
 des beignets. Il sera fait un emprunt chez les Fer-
 miers , tant pour former la somme , que pour
 acheter de la vaisselle , & dans la prochaine assem-
 blée on fixera l'usure de cet emprunt au plus
 grand soulagement de la communauté ; après quoi
 il faudra deux ânes pour porter tant la vaisselle
 que le festin , & nommer des notables gens d'es-

prit qui sachent faire agréer cette petite cour aux parens du soleil.

Rien de si ponctuel que les fots. Tout s'exécute, & voici déjà les deux ânes qui cheminent en tête de la députation. Celui qui porte la vaisselle est trop chargé ; il tombe : la vaisselle étoit de terre ; tout se casse , il se relève ; on n'en voit rien , parce qu'alors on ne regardoit que le compagnon chargé de la friandise.

Et pourquoi le regardoit-on ? C'est qu'on eût dit qu'il dansoit & chantoit , ce qui fut pris à bon augure. Mais c'étoit l'effet de la friture brûlante qui lui couloit sur les flancs, sur le cou, sur les reins, & qui le supplioit de la manière la plus cruelle. Il faisoit des soubrefauts de jeune chevreuil, & brailoit à épouvanter toute la campagne au loin la ronde.

Lorsqu'on fut arrivé sur les mousses, gazons, rocailles, & par les buissons où se tiennent les lampyrides, on découvrit la cause de cette extraordinaire vivacité. La pauvre bête étoit brûlée, couverte d'écorchures incurables, & déjà même elle expiroit de douleur & de foiblesse.

Quand ce vint à l'autre, & qu'on aperçut les débris de la vaisselle, de colère de se trouver à court pour servir les parens du soleil, on assomma l'infortuné serviteur, & voilà comment, dans ces

grandes affaires publiques, un ou deux pauvres innocens payent les pots cassés.

Mes chers amis, poursuivre le Jardinier, voilà mon histoire : si vous m'avez écouté, vous m'avez entendu : reprenons nos bêches, & nous souperons ce soir.

Revenons à l'ânon : au moment précis de la touchante catastrophe, il se mit à braire d'une voix si éclatante, que les auditeurs en furent affourdis ; ce fut d'ennui peut-être, ou peut-être d'un sentiment de compassion pour le sort des ânes. Cette conclusion fut au moins digne du Conté : suivons maintenant le joli Baudet dans sa conduite & ses aventures.

On lui fit une jolie selle, jolie houffe, beau frein luisant, belle bride. Le voilà qui s'admire, se pavanne, & la joie qu'il a lui fait faire trois jours de service très-agréables à son Maître. Il oublia tout, premièrement la leçon de sa mère contre l'orgueil. Sous sa chamarrure il se met à mépriser, insulter tous ces payfans d'ânes qui ne portent que des bâts. Son insolence ne déplait point. Quelle mince opinion donneroit de soi le Maître qui auroit des Valets modestes & rangés !

Cet encouragement porte le Baudet plus loin. Il commence à marcher du pas qui lui plaît, & se détourne comme il veut. Il en prend sur-tout

l'habitude du côté de ces eaux merveilleuses qui lui donnent de l'esprit comme un chien, du courage comme un lion. Il y fit la connoissance d'une assez vieille bourrique, fine commère qui ne faisoit plus que boire & donner des conseils aux ânes nouvellement en service. Entr'autres histoires elle raconta celle-ci, qui apprend à un jeune homme à jouer d'adresse pour s'épargner du travail.

LE SOT VALET.

J'ÉTOIS, dit-elle, dans la maison d'un de ces riches bourgeois qui passent par toutes les charges, se donnent une foule d'affaires, le tout pour avoir d'Atlas & de porter le monde sur leurs épaules : il avoit, parmi les autres, un Valet intelligent, laborieux, adroit en toutes choses, fidèle & affectionné. C'étoit à la cave, c'étoit au grenier, c'étoit à l'écurie, c'étoit à la cuisine, à l'antichambre, au cabinet, au jardin ; on l'employoit par-tout, à toute heure & par toute saison. C'étoit le meilleur Valet du monde ; on ne faisoit récit que de lui. Mais le soutien de tant de louanges ne l'empêcha pas de succomber sous la fatigue, & j'ai porté moi-même ce sot avec tous ses talens au fond d'un hôpital où il est mort.

On

On en reprit un autre qu'on célébroit pour les mêmes dispositions; mais celui-ci, corrigé par l'exemple, se mit à tout gâter dans cette multitude d'occupations, & si bien, qu'il ne put parfaitement faire que le léger service de l'antichambre où on le laissa.

Range-toi sous la doctrine des vieux, mon enfant, continua la bourrique. Ils n'ont plus rien à faire qu'à donner de bons conseils à la jeunesse. Ils ont l'expérience du monde : le talent n'y sert de rien. Le bonheur fait tout : c'est l'histoire de la piscine, de cent qui y entrent un seul & sauf & ne fait pas pourquoi. Mais tu vois qu'il faut se garder de la diligence que ta mère t'a sans doute recommandée. Nos parens sont trompés & nous trompent : montre-toi tout au rebours paresseux, mal adroit & rétif : tu n'en auras pas moins ton repos & ta ration.

Le Baudet leva les oreilles : il avoit plus d'esprit que sous les yeux de sa mère, & trouva ces derniers conseils bien supérieurs. Il avisa pour en faire usage que les ânes avoient le privilège de ne point mordre ce frein de fer si pesant & si dur : parti pris de le refuser. Le bâton joua sur toute sa peau; vraiment c'étoit bien le punir, lui qui connoissoit les grands effets de cette médecine. Enfin le proverbe dit que d'un âne on n'en peut faire

un courrier : le Maître y pensa , & l'obstination de la bête lui valut un petit frein de bois qui ne l'empêchoit plus de picoter dans son chemin.

As-tu jolie maison des champs , jolie femme , joli cheval ? Trois fois tant pis , dit encore le proverbe , & les autres sont les Maîtres de ce qui t'appartient. Le mérite & la beauté du gentil âne Sarde procura bientôt à son Maître une foule d'importuns qui venoient le lui emprunter. On fait ce que c'est qu'une monture à toutes mains. Laisse aller ta jument à toutes les têtes , ta femme à toutes les fêtes , & tu auras bientôt fait deux mauvaises bêtes. Mon âne fut si bien travaillé qu'il en devint comme un désespéré. – Eh quoi ! se dit-il , on me maquignorera de la sorte comme une de ces armées auxiliaires que les Souverains se prêtent entr'eux ; & parce que j'ai du mérite je serai comme ces malheureux serviteurs des Cours , Ministres & autres hommes de tête & de savoir , que toutes les cabales s'arrachent entr'elles. Oh ! oh ! la volonté d'un âne vaut celle d'un Roi. On m'ôtera ma selle ; je l'ai résolu.

C'est ce qu'il fallut encore faire , sans quoi renoncer à tout service de la part du jeune volontaire. Et quoiqu'il se vit alors bête d'un vieux bête tout-à-fait ignoble , l'office de haquenée l'avoit si fort dégoûté , qu'il se consola d'être moins élégant

par l'espoir d'être moins employé; & puis il avoit entendu dire que la réputation des ânes ne valoit pas la peine qu'ils s'en fatiguaient la cervelle.

Cependant l'âne renvoyé au jardin, où la bonne chère étoit à sa discrétion, & où il n'avoit à faire qu'à porter deux fois la semaine la provision du Maître, se trouva tant de loisir pour penser, qu'il pensa encore à se délivrer de cet assujettissement.

Tel est le caractère de Nosseigneurs les ânes, de faire les méchâns d'abord pour obtenir quelque chose; ensuite accordez-leur le tout, ils voudront plus que le tout. Essayez de calmer leur fureur, vous les rendez plus furieux: leur prétention va jusqu'au délire, & après des choses bizarres, ce sont des choses plus bizarres qu'il leur faut encore.

Un jour donc il se met à faire le petit démon, refuse la fangle, jette ses paniers, rue, mord & retourne sans cesse ou vers les choux ou vers la savoureuse fontaine qui double ses forces & sa furie. Le Jardinier qui l'aime voudroit le conserver: mais toute bête qui n'aime plus son état ne tarde pas à devenir dangereuse. Cette fois il faut aller vendre cet animal mutin, & c'est ainsi que le Maître en ordonne.

A la foire beaucoup de Marchands & plus d'étiquettes que de marchandise. Le Jardinier répondit aux curieux la plus grande partie du jour. Le soir est l'heure des sages pour venir au marché ; mais les sages ne sont pas les meilleurs chalans. Il en vint un à qui le Jardinier fit un récit admirable des belles qualités de son âne , de son esprit & de ce don furnaturel qu'il avoit de raisonner & d'entendre le langage de l'homme. Il lui en répéta la belle histoire , & déjà sans doute il regardoit son marché comme fait.

Mais le matois qui marchandait ayant appris des choses si surprenantes , dit au Jardinier : — Mon ami , voici un de mes Contes en réponse à la politesse du vôtre.

LE SOT MAÎTRE.

C'étoit un Gentilhomme terrier & exploitant ses héritages. En faisant le choix d'un Laquais , il l'arrêta sur un garçon bien tourné , d'heureuse figure , plein d'esprit & de talens. Dès que celui-ci fut dans la maison , tout s'y faisoit mal , personne n'y avoit le sens commun. Il s'imagina qu'il avoit déroge , & se crut fait tout au moins pour le service d'un Prince. Le sentiment de son mérite lui fit mépriser & négliger toutes les occupations

qu'on lui donnoit, & il sembloit vouloir commander plutôt que servir. Son Maître, disoit-il, n'étoit qu'un gentillâtre, un ignorant sans éducation, qui devoit s'estimer fort heureux d'avoir un sujet comme lui, & lui faire le plus beau traitement. Le Maître me consulta. — Monsieur, lui dis-je, le traitement que vous avez à faire à ce garçon, c'est de le renvoyer de chez vous, vous n'y avez pas besoin d'un Académicien, mais d'un Domestique.

J'en dis de même de votre âne : il a trop d'esprit pour un âne ; c'est un fou que je veux pour faire le service d'un âne, & point une autre bête.

Il me semble avoir lu d'un grand Roi que ses voisins appelloient à régner sur eux, & qui répondit : Dieu me garde de faire jamais assez de cas de sujets révoltés contre leur Souverain légitime, pour daigner leur envoyer mes ordres. Ce peuple irrité du refus résolut de se passer de Rois, & fut effacé de la surface de la terre par la main mortelle de l'anarchie. Je vous conteroïis ici l'histoire des sottes grenouilles, mais vous la savez tous.

Enfin, pour arriver à notre grande histoire, passons dans l'étable d'un Village, où notre âne qui fut vendu dans cette soirée même, est alors

bien humblement couché parmi des bœufs. Il y trouva un autre âne un peu invalide, mais non pas imbécille, qui jouissoit d'un peu plus de repos pour prix des longs services qu'il avoit rendus; mais pour le moment notre jeune écervelé avoit le cœur si amèrement contristé, qu'il ne salua seulement pas son ancien; on eût dit qu'il descendoit de la plus noble race de la création, tant il se croyoit déchu. Il ne reçut qu'avec mépris les caresses du nouveau Maître, & ne regarda qu'en soupirant sa ration, qui pourtant étoit assez bonne; ce qu'on peut bien croire d'un premier jour.

Le vieil âne se leva durant la nuit, comme font tous les vieux, & il entendit gémir le fat qui s'alambiquoit la cervelle, comme tous ceux qui se voyent reculés du but de leur ambition, & surtout par leur folie.

Mon enfant, lui dit-il, si tu souffres dans quelque membre, il te faut braire, & le Maître ne manquera pas de venir à ton secours. — Bien obligé, répondit le doléant. Hélas! mon mal est dans l'esprit. Écoutez, je vous prie, Lecteurs, cet âne-ci. Ce fera peut-être la dernière histoire que la sienne; car enfin vous ne voudriez pas que je vous fasse une encyclopédie d'âneries.

Un âne avec des lumières, poursuivit le vieil-

lard! un âne d'esprit! un âne sans patience! Ah! mon enfant, que la Nature t'a donc mal traité. Mais tu es jeune; à ton âge on se croit perdu pour la plus petite piquure d'une mouche; on s'en exagère les dangers & la douleur. Les fots voisins viennent, qui, à force de nous plaindre, achèvent de nous gâter. On aime tout cela dans l'enfance: c'est l'aurore de la vie; on ne la voit point passer sans humeur; elle est plus douce que les ardeurs du Midi; on voudroit en prolonger les heureux momens, & passer à la mort sans peine & sans expérience.

La jeunesse, mon enfant, trouve sur-tout des flatteurs autant que la vieillesse: ces pestes ne s'adressent jamais à gens bien entiers & sains d'entendement; le poison de leurs conseils se glisse par les lèvres de la grace & de la bonté même: ils nous disent tout ce qui nous fait plaisir; & quel est le fruit de ce plaisir? De nous avertir de nos maux nécessaires, & de nous faire plus durement sentir l'autorité de nos Maîtres.

Oh! quelle erreur je vois que tu t'es formée sur le compte des riches! Plus les hommes sont élevés, moins ils sont cas de ceux qui les servent, qui les serviroient même jusqu'à décupler leur fortune, ou à leur sauver la vie. Nous payons par bien des coups de pied l'honorable compagnie de

chevaux , & la paille d'une belle écurie , qui n'est souvent que de plus mauvaise paille , par bien des duretés & des caresses des Valers brutaux. Un Maître comme le nôtre aime ses bêtes , mon enfant. Il en prend soin lui-même , ou veille sur son monde : il les estime selon ce qu'elles valent , & les maintient dans leur valeur , si quelquefois il ne l'augmente pas.

Je conçois que tu as peur de travailler plus & d'être plus maigrement nourri : d'abord tu peux bien croire que tu n'es pas venu à la fête en arrivant ici ni dans le monde. Mais je voudrois encore que tu compares la triste nourriture sèche & épuisée du riche , à celle que tu trouveras dans un râtelier de campagne. Ne vois-tu pas que le paysan garde pour nous ce qu'il a de mieux , & ne lui vend que ce qu'il a de plus mauvais ? Cela est encore frelaté au profit de l'agiot des Marchands , Cochers , & il en est de même de l'écurie que de la cuisine. Tout y est cher & sans valeur , mais proprement servi.

Oh ! mon enfant , ta mère ne t'a-t-elle rien appris sur la nécessité du travail pour les ânes , rien sur nos besoins & notre nature , & rien de notre grande histoire ? Il faut savoir tout cela , sans quoi tu formeras toujours des idées chimériques & ambitieuses , & tu te feras toi-même

l'auteur du tourment continuel de ta vie. Écoute donc attentivement.

LA SOTTE HISTOIRE.

A ū tems passé, ou dans tel tems que tu voudras, peu importe, il arriva que les hommes eurent d'autres affaires, & que les ânes furent un peu négligés, mais ils en eurent plus de loisir. Ils laissèrent doucement couler ces momens oisifs dans les pâturages & les étables : mais je ne sais quelle effervescence qui naît de l'ennui, à la longue leur fit venir l'idée de raisonner sur leur sort & sur l'état de leurs affaires. Ce furent alors les doléances les plus extravagantes & à tout propos. Il ne manqua pas d'esprits qui envenimèrent l'affliction générale, au lieu de la soulager comme ils pouvoient, & qui en firent un vrai mécontentement qui s'exprimoit déjà par des menaces.

Oh ! comment donc, s'écria-t-on ! & combien y a-t-il de races importantes dans le monde ? Celle des chevaux, celle des chats & celle des ânes, sans doute, auxquels je consentirois qu'on joignît les singes, les chiens & les rats. Mais, encore une fois, comment, mes amis ! Nous ânes seuls, nous porterons les plus grands fardeaux dans ce bas monde, & nous serons les plus mal-

traités, affamés, méprisés : tous ces autres animaux aussi bêtes que nous, plus orgueilleux, rampans, méchans ou inutiles, & l'homme terrible, tout est heureux de nos misères ; & si l'on nous voit à la gueule une feuille rejetée d'une laitue, un brin de chardon tant soit peu fleuri, on vient nous les arracher ; on nous croit dans l'opulence ; on exige davantage de nous ; on nous roue de coups de bâton, & ce n'est jamais qu'à nous à payer cet impôt avec les autres charges dont notre échine est accablée. Amis, puisque nous sommes ensemble, nous ferons la loi. Que sont ces chevaux ? Leur travail plus souvent ignoble que le nôtre, puisqu'ils traînent les Valets, leur donne-t-il un droit réel de prééminence ? Et ces chats, à quoi sont-ils propres ? Nous sommes sortis tous égaux des mains du Créateur. Pré-tendons à l'égalité fort & ferme ; & pourquoi même ne serions-nous pas supérieurs ? où sont les loix de la Nature qui nous le défendent ? Nous en avons le droit si nous en avons le courage. Allons, marchons, renversons toutes ces puissances ennemies, effaçons tous ces privilèges qui nous offusquent, & montrons qu'à la fin les ânes doivent être les maîtres, & qu'ils peuvent, au mépris des tyrans, se constituer en États bien gouvernés.

Il y avoit dans la foule quelques ânes qui avoient un peu plus de teinture que les autres, & parmi eux un grand Baudet qui se vantoit d'être venu de plus loin, d'avoir connu le monde & vu bien des affaires. On le respectoit depuis long-tems; on l'admiroit; on avoit tant de confiance en lui, qu'il ne lui manquoit qu'une couronne de Roi sur les oreilles.

Il y avoit déjà long-tems qu'il promettoit aux ânes l'accomplissement très-prochain d'un projet tendant à relever les ânes dans tous leurs droits primitifs, & à les rendre les plus nobles & les plus heureuses créatures de la terre. Première petite inconséquence de tous ces amis de la Nature, qui, prêchant l'égalité en faveur des derniers, ne visent pas à moins qu'à les pousser au premier rang, & à remettre les premiers à leur place. Or comme on sait, il n'y a rien de si facile, & cela se voit tous les jours.

Dans cette circonstance on considéra que ce grand Baudet qui venoit *orientis partibus*, parut le plus propre à opérer la grande, la merveilleuse révolution & la métamorphose alchymique des constitutions divines & naturelles en rien. Personne n'ignore que les ânes ne trouvent jamais assez de talens chez eux, & qu'il leur faut des

illusions étrangères; d'où est venu le proverbe, que nul n'est Prophete en son pays.

Ce fut lui qu'on pria de changer tout-à-fait le sort de l'infortunée race, & il lui fut adressé tant de prières & tant de flatteries, que se voyant enfin si magnifié, si pressé, le grain de la présomption se gonfla dans sa tête, & qu'il crut de bonne-foi pouvoir achever glorieusement une si folle entreprise. Le voilà qui cherche les quoi, les comment, les quand avec une telle application & tant de veilles, qu'il en perdit son peu de cervelle & se vit obligé de recourir à celle de ses amis.

Les premiers lui dirent qu'il falloit être bien âne pour s'engager à faire l'ouvrage d'un Dieu; qu'il couroit au risque évident de ne s'en tirer qu'avec la risée universelle, & d'être, après cela, regardé comme moins qu'un âne. Mais d'autres répondirent que la plus grande ânerie, c'étoit de faire des reproches à celui qui demandoit aide en Conseil, & ils donnèrent l'avis de former une assemblée plus sage que la multitude, où l'on pourroit trouver dans une tête ce qui ne seroit pas dans une autre, & opiner dans la tranquillité, avec plus d'ordre, plus de sang-froid, plus de raison.

Voilà qui est fort bon , répondit le grand âne : mais avant de former cette assemblée , il faut avoir des points de délibération à lui proposer. -- Il n'en manquera pas , dit un plaissant , & s'il falloit vous occuper de toutes les questions qu'apportera chaque membre , une éternité de travail ne suffiroit pas à en résoudre une partie. Ouvrez seulement l'assemblée , & vous n'aurez plus rien à faire qu'à écouter ou dormir , si cela vous plaît : ils se chargeront de savoir la première nouvelle des résolutions.

Vous croyez , Lecteur , d'après ce début , que cet âne qui faisoit tant de son quant à soi , étoit un antagoniste du grand Baudet. Point du tout. Il ne dit rien en faveur de la motion ; mais il se mit à raconter sa vie particulière & ses malheurs , avec une exagération qu'il croyoit bonnement être du pathétique , essayant par ce détour de fixer tous les esprits sur la nécessité de l'ambassade , sur l'insupportable persécution de l'homme , & sur l'impéritie , ainsi que la corruption de son gouvernement. La moitié , & trois quarts de l'assemblée parurent extrêmement touchés du tableau de tant de misères.

Certain âne un peu mûr & exercé dans les disgraces de la vie se mit à secouer la tête , insensible

comme à du vent à toute cette fougue d'un jeune esprit.

Il n'étoit pas question de prouver, dit-il, que nous ne sommes pas les animaux les plus heureux de la terre. Nous connoissons toutes nos peines & notre abaissement; mais n'ajoutons pas à nos maux ceux de la légèreté & de l'inconfidération. Rien ne vient si naturellement dans l'esprit que des projets & des complots pour se soustraire à l'autorité; mais les rêves des enfans se trouvent bien rarement d'accord avec la loi du Maître à l'école le lendemain matin.

De quelle oreille pensez-vous que Jupiter entendroit accuser sa cruauté, son ignorance & son injustice? de quelle oreille entendroit-il la proposition de retirer ses loix, & de se soumettre à des caprices inspirés par la fièvre de l'orgueil? Craignons sa colère, mes amis, & n'allons pas nous faire des ennemis dans les Cieux, quand nous en avons tant sur la terre. Vous savez quelle fut la réussite de cet âne du tems passé, qui obtint de faire changer son état plusieurs fois, & dont le fort projet vous a donné l'idée de celui ci.

Jupiter semble nous avoir refusé les richesses & les plaisirs du monde; mais il nous a donné des vertus que les autres n'ont pas. La force & la

mansuétude, la sobriété & la patience. Ces vertus peuvent, à tout calculer, nous rendre plus riches & plus heureux que les autres; riches de peu de chose, heureux de bagatelles; ce qui est le complément de la plus saine & de la plus aimable philosophie.

Que ceux qui s'affligent ne se plaignent que d'eux-mêmes, & n'apportent point leurs passions particulières dans les affaires. Ce monde n'est pas autrement aujourd'hui qu'il étoit au commencement, & qu'il ne sera vers sa fin, si elle doit arriver. Vous plaît-il à ce sujet d'écouter un Conte.

LE SOT ESPOIR.

UNE ânesse avoit mis bas; une bonne amie résolut de lui faire une visite, avec un petit présent de ces certaines douceurs qui sont nécessaires dans l'état où elle étoit. Elle chargea son bourriquet du présent de l'amitié, & lui dit d'aller devant. Il alloit avec obéissance, lorsqu'il fut arrêté par un ruisseau. Vous savez rous combien l'eau nous fait peur; & vous pouvez croire si le bourriquet fut effrayé de la rapidité de l'onde qui descendoit en grondant des rochers. Il se coucha sur la rive, & attendit en patience que toute cette

eau fût écoulée. — Oh ! sot que tu es , lui vint dire une grenouille , il y a onze ans que je suis au monde , & j'ai toujours vu courir cette eau de la même sorte . Ma mère l'avoit vue toute sa vie , & la tradition de nos ancêtres nous apprend qu'elle coure depuis le commencement du monde . Si donc tu veux faire tes affaires , il te faut traverser le ruisseau & te mouiller les pieds , malgré toute ta répugnance .

Ce ruisseau , mes amis , c'est le monde . On ne traverse point d'un néant à l'autre sans incommodité . Aucune créature , aucune ne peut se dispenser de faire ce qui ne lui plaît pas . Jamais personne n'a fait ce qu'il auroit voulu , & la plus grande ânerie seroit de vouloir ou désespérer que le monde s'améliore , c'est à-dire , puisqu'il faut l'avouer franchement , que le monde s'accommodât à nos idées .

La tête chaude avoit emporté les esprits à mille lieues par-delà le point de la raison . Celle-ci les ramena si bien , que tous les ânes se regardèrent avec de certains signes d'approbation ; ce qui fit que notre Sage leur dit en dernier lieu :

Vous revenez à mon avis : eh , mes amis , reconnoissez donc cette légèreté dont je vous disois de vous défier . Le caractère de toute multitude est de se laisser enivrer par celui qui présente l'espoir ,
&

& décourager par celui qui présente le péril. Je voudrois que vous n'écoutassiez que la raison, que votre intérêt, que votre mémoire même, & non ceux qui vous parlent. N'avez-vous pas toujours vu les ambitieux leurrer les foibles & les misérables, comme les plus disposés à changer d'état? Ils se font nos amis sans nous aimer, & quand ils nous aimeroient, n'avez-vous pas vu de même qu'on est plus souvent ruiné par les amis que par les ennemis?

Encore une chose à quoi vous devez prendre garde; c'est qu'il suffit d'un fou pour allumer un incendie que cent Sages ne suffiront pas à éteindre.

Écoutez mon dernier mot: nous avons trop d'oreilles & pas assez d'esprit. C'est là dessus que je vous laisse à penser si nous devons tant écouter avec si peu de moyens de faire.

Ce discours du vieux tems trépassé parut assez drôle à toute l'assemblée; mais on en raisonna tant, qu'il vint à paroître assez raisonnable, & que le grand Baudet s'aperçut que les cartes lui étoient changées dans les mains. Résolument pourtant il voulut en sortir à son honneur, & faire passer sa proposition dans le Conseil, au risque même qu'elle ne passât pas auprès de Jupiter, & qu'elle excitât son courroux contre la race des

ânes. Il alla se faire conseiller encore, afin de recevoir un avis qui le rendît fier sur la porte de derrière.

Cette fois il se fit conseiller par un mulot célèbre, dont l'esprit & la malice pouvoient bouleverser le monde, & le changer de place. Je ne résiste point à l'envie de le peindre. Infidieux, poli, rampant & sans courage, il relevoit sa tête frappée du bâton, frappée de la foudre même. Il ne vouloit mettre d'accord tout le monde, que pour brouiller tout le monde. Jamais on ne lui fut une autre raison qu'une subtilité. Sa tête étoit toujours pleine de grands desseins pour lesquels tous les instrumens étoient bons. Jamais ses complices ne savoient sa pensée. Ami visible & ennemi de tous les honnêtes gens, il avoit sur la langue les louanges aussi prête que la calomnie, & des argumens en faveur du vice comme de la vertu. Il étoit enveloppé de mystère comme un Cabaliste, & vuide au fond comme lui. Il faisoit le mal pour avoir occasion de faire un petit bien, & ce petit bien, pour avoir occasion de faire un grand mal impunément. Rien de positif dans sa conduite, dans son caractère, dans ses discours; nulle fidélité à personne; étranger par-tout, il avoit l'art de protéger ses Maîtres en les assassinant à coup de pied ou à coup de langue, & par-

tout il régnoit sur l'esprit comme sur l'imbécillité; sur l'honnêteté comme sur le vice; mais son principal mérite étoit de flatter les passions avec une adresse admirable, & de régner, comme les vers, sur la corruption.

Et voici ce qu'il dit au grand Baudet de la fable que je cherche à mener à sa fin le plus droitement & honnêtement, & utilement qu'il me sera possible.

Quoique je sois né noble & du sang des chevaux, je vous reconnois volontiers pour parent, mon cher Baudet. Vos affaires m'intéressent sincèrement à cause de vous; car il ne m'importe guère que les ânes se perdent, ou que l'homme soit perdu; mais il est bon d'entretenir une certaine inimitié entr'eux; c'est la source d'une émulation qui nous est utile. Entre gens bien sérieusement amis, que pouvons-nous faire? là, dites-le moi. Je vais vous dire la vérité, & vous donner un bon conseil.

Votre embarras est grand, ne vous le dissimulez pas. Je ne fais ce qu'on entend par la raison. Moi je dis qu'il vous faut de l'art dans cette circonstance. On vous a dit ou fait entendre que vous n'aviez pas d'esprit: cela est faux, je connois tout votre mérite. Mais dans cette supposition même, employez l'esprit d'autrui: c'est l'art le

plus parfait ; toutes les créatures sont sottes. Ne songeons point, mon cher ami, à te gouverner par notre esprit, mais par le leur.

Vous avez deux moyens pour vous.

Le premier, de faire un choix de quelques adhérens, amis véritables, c'est-à-dire, liés par l'intérêt, qui sauront votre pensée & qui la contrediront au Conseil par ces certaines raisons qui paroissent bonnes d'abord, & qui tombent à la fin. Il arrivera que vous paroîtrez avoir eu les meilleures, & tous les ânes, qui n'en auront que de toutes simples, se soumettront à votre esprit supérieur, & vous ferez ce qu'il vous plaira.

Si ce moyen ne réussit point, il faudra passer au second, qui vous donnera infailliblement la victoire. D'autres acheteroient des voix à prix d'argent, ou à force de promesses ; misère d'esprit que tout cela. Vous proposerez, sous couleur d'éviter la confusion & d'entretenir les amitiés, une manière plus avantageuse de délibérer. Ce sera de choisir dans l'assemblée un petit nombre de membres que vous honorerez d'un titre particulier, & qui vous apporteront les résultats ; à quoi vous ajouterez que, pour être libre de donner son avis, on le donnera secrètement, & il arrivera que, personne ne sachant l'avis d'un autre, vous pourrez à votre aise résumer tous les avis dans le

vôtre, & vous ferez encore ce qu'il vous plaira.

On fera plus fin quelque jour, mais aujourd'hui je vous défie de trouver un mulet plus fin que moi.

Le grand Baudet suivit le conseil, on oublia le discours de l'âne sage, & les Ambassadeurs furent nommés. Les voilà partis, les voilà devant le Trône de Jupiter, qui, au premier mot de cette ambassade insolente, fait gronder tous ses tonnerres, sans pourtant faire de mal à personne. Après quoi, voyant tous mes ânes humiliés & craintifs, il répondit avec un peu plus de clémence par le discours que voici.

» Vous auriez dû penser que je suis Jupiter &
 » que vous êtes des ânes; que je ne puis me trom-
 » per faisant ce que je veux, attendu qu'il y va de
 » l'intérêt de ma gloire de bien faire, & que vous
 » ne pouviez être que dans l'erreur en demandant
 » ce que vous demandez. Vous voulez me corri-
 » ger, vous sans puissance, moi qui l'ai toute
 » entière! reconnoissez votre imbécillité & votre
 » extravagance, à ce seul trait de votre conduite :
 » de vous être livrés à ces esprits impatiens, cha-
 » grins, envieux, qui n'ont de repos & de plaisir
 » que dans les divisions & les désastres; qui sont
 » piqués de se voir plus de fortune que les autres
 » sans autorité, & plus d'esprit, à ce qu'ils croient,

» sans influence. Alors je vous pardonne, &
 » veux bien raisonner avec vous.

» En y réfléchissant avec plus de modération,
 » que me demanderiez - vous que je puisse vous
 » accorder ? Si je vous disois : choisissez tel ou tel
 » état, vous ne sauriez dire lequel vous convient,
 » excepté le vôtre. Vous trouveriez dans tous des
 » choses qui vous déplairoient autant ou plus que
 » celles dont vous vous plaignez.

» Pour faire un monde parfait, je ne pouvois
 » le composer que de ce qui vous paroît imper-
 » fections; car chaque chose est parfaite en son
 » genre & relativement à une autre chose. J'y ai
 » mis des créatures puissantes pour commander,
 » des créatures innocentes pour obéir, des créa-
 » tures adroites pour obéir & commander. J'y en
 » ai mis de cruelles, qui trouvent fort bon que
 » j'en aie fait de timides, & celles-ci qui vivent
 » d'herbes trouvent encore fort bons que je ne les
 » ait pas faites carnacières.

» Tout cela vous paroît injuste : il vous semble
 » que je pouvois faire autrement, & établir entre
 » vous une égalité parfaite : vous êtes des ânes
 » & je ne m'explique point, mais je gage que de
 » vous-mêmes vous auriez rompu cette égalité,
 » & que si à vous ânes, je l'accordois avec tous
 » les animaux, vous commenceriez par mépriser

» les chevaux. Vous vous feriez lions , rygtes
 » ensuite ; vous passeriez à vouloir être hommes ,
 » & votre sottise ambition iroit jusqu'à vous faire
 » Dieux : ne le pouvant en effet , vous rêveriez
 » que vous en êtes , & vous vous prépareriez des
 » sièges dans les cieux en imagination.

» Cependant je veux vous consoler. La plus
 » sottise des erreurs est de se croire malheureux. Là-
 » bas où vous demeurez , tout n'est qu'apparence.
 » Vous croyez les brebis mieux traitées que vous ,
 » mais on tond leur laine , on épuise leur lait , on
 » arrache leurs petits agneaux de leurs mamelles ,
 » pour les envoyer au Boucher. Et si ces brebis
 » sont de l'espèce qu'on appelle femmes , on leur
 » prend de violence leurs enfans , pour les envoyer
 » au canon de l'étranger. Les chiens ne sont nour-
 » ris que pour aller combattre les loups , & pour
 » fournir de provisions une cuisine , où on ne leur
 » donne que des coups de pied. Et les che-
 » vaux , quelles fatigues ! sans compter les périls
 » à la guerre , l'humiliation des coups de fouet ,
 » l'éperon des mauvais cavaliers qui s'ingèrent de
 » les gouverner , & le malheur de se voir rejeter
 » étant vieux. Les chats , ou noirs , ou blancs ,
 » ou pies , ou fauves , ou brunets , paroissent véri-
 » tablement plus heureux. Ils font leçon d'indé-
 » pendance par leur mépris du monde qui les

» nourrit, comme vous faites leçon de philosophie
 » par votre patience & votre travail, qui nourrit
 » le monde. Mais voudriez-vous de ce rôle d'inu-
 » tiles, qui ne songent qu'à eux-mêmes, & qui
 » trahissent à la fois le monde & la nature? Et
 » n'ont-ils pas à craindre aussi les malices des
 » malicieux, les peines cruelles de leurs amours,
 » l'économie des cuisinières, les poisons des voi-
 » fines, & la maladie du gras fondu? Vous ne
 » voulez pas non plus du bonheur des porceux,
 » qu'on laisse engraisser pour leur reprendre tout
 » leur lard. Je ne vous parle pas du bœuf, à qui
 » l'on ôte la faculté de l'amour, qui fait supporter
 » toutes les peines de la vie, ni de la poule qu'on
 » met au pot, ni du singe, lâche courtifan, qui
 » se prête sous la chaîne à l'emploi de nuire &
 » de faire rire, ni de la mouche, que tout le
 » monde chasse, & qui meurt de froid & de
 » misère.

» Enfin si j'ai donné à tous des devoirs & des
 » peines, je leur ai aussi donné des plaisirs & des
 » vertus. A vous sur-tout, selon votre état natu-
 » rel, une échine forte à porter les fardeaux, &
 » un grand fond de patience. Servez-vous en pour
 » remédier à vos maux imaginaires : je dis imagi-
 » naires, parce qu'ils vous paroîtroient moins durs
 » si votre imagination ne les exagéroit. Mainte-

« nant retournez à ceux qui vous envoient , &
 « dites-leur de se corriger plutôt, que de vouloir
 « corriger ma nature & mes loix ».

Le grand Baudet se feroit plutôt lancé dans un précipice , que de rapporter une telle réponse , qui alloit effacer toute sa gloire. Il osa insister , représenter au Dieu qu'il seroit accusé lui & ses compagnons , de n'avoir pas bien su traiter cette affaire , & demander enfin de la divine clémence un peu de soulagement.

Jupiter ne put s'empêcher de sourire à une si bonne & si complete imbécillité. — Je le veux bien , dit-il encore. Mais il est de ma gloire suprême , de n'accorder de graces qu'à des actions qui les méritent. Faites-moi quelque chose de grand , qui annonce un grand mérite en vous ; par exemple.

Faites-moi le contraire de ce que j'ordonnai jadis aux moutons. Ils vinrent se plaindre à moi comme vous : ils m'ont promis (& la grace est attachée à l'exécution de leurs promesses) de boire toutes les eaux d'un fleuve : faites-moi un fleuve de tout ce que vous aurez bu , & représentez-vous à moi. Partez maintenant.

Tel fut le résultat de cette grande délibération & de cette ambassade mémorable , ajouta le vieil âne au jeune fou. Depuis ce temps les moutons , quand ils voyent boire un des leurs , y courent

en foule pour l'aider à tarir l'eau ; & nous autres ânes , quand nous tombons sur un endroit où l'un de nos confrères a commencé le fleuve , nous nous mettons aussi-tôt à le continuer.

Tu vois , mon jeune ami , que les plaintes ne servent de rien , que les maux ni les plaisirs de ce monde ne valent pas seulement qu'on en parle , que c'est une ânerie de songer à y remédier , qu'il faut prendre tout comme il vient , & que l'histoire des petits commence toujours par boire & finit par piffer.

F I N.

